

# DÉTECTIVE

## L'autopsie accusée



**Survint le docteur Paul; le célèbre médecin prouva que M<sup>me</sup> Thiercelin avait été assassinée avant d'être jetée, morte, sur le bûcher.**

(Lire, page 3, l'émouvant article de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE | Le portefeuille rouge, par P. Rocher. — Le billet de loterie, par F. Dupin. — Un nouveau messie, par Hal-Nag. — L'Othello des Flandres, DE CE NUMÉRO | par E. Hervier. — Crimes de haute mer, par R. Pinker. — La jeunesse pourrie, par XXX. — Les catacombes de l'expiation, par R. Ménoret.

**Parodie de justice**

**R**IEN ne peut desservir davantage la justice, compromettre le respect qui s'attache à ses arrêts qu'une application de la loi strictement juridique mais contraire au but qui a inspiré le législateur, lorsqu'il édicta le texte légal.

C'est le vieil axiome qui enseigne cette vérité dont chaque jour fournit un nouvel exemple. Nous venons de recevoir une lettre émouvante par son accent désespéré et qui nous permet de dénoncer une fois de plus les bizarreries du code pénal, les résultats choquants dans leur extravagance auxquels il aboutit bien souvent.

« ...Je suis, nous écrit une lectrice, alsacienne réintégrée dans la nationalité française et, depuis neuf ans, j'ai lutté avec toute mon énergie pour trouver un emploi qui puisse me nourrir, sans hélas ! y arriver ; alors, lasse, j'ai fait comme beaucoup, je me suis mise en ménage pour avoir un soutien, un semblant d'abri, une croûte de pain.

« Mon ami vit séparé de sa femme depuis dix-huit ans, chose que j'ignorais... Aujourd'hui, poussée par un misérable intérêt d'argent, pour une question de succession, cette femme veut une victime. Après dix-huit mois de séparation cherchée et voulue, elle a fait faire un constat d'adultère et me traîne en correctionnelle pour complicité.

« Vous étonnez-vous vraiment qu'exaspérée, l'on fasse usage du revolver pour se faire justice quand on constate que la magistrature se prête à une pareille comédie ?

« Rassurez-vous ; moi je n'en ferai point usage mais je me détruirai plutôt que de me laisser condamner pour un délit qu'en réalité je n'ai pas commis, n'ayant pas provoqué la rupture du ménage qui, je vous l'ai dit, est fort ancienne et alors que je ne connais mon amant que depuis deux ans seulement, et que j'ignorais son union antérieure.

« *Détective* défend les choses justes et fait preuve de beaucoup d'humanité et de compréhension, en critiquant ce que le Code a de stupide et d'illogique dans certains cas, et c'est pourquoi je vous conte ma triste histoire.

« Qui donc comprendra jamais la détresse d'une femme, seule et sans défense, qui ne veut pas descendre au ruisseau ? Pour s'en tirer avec un semblant d'honneur, il n'y a que le suicide, n'est-ce pas ?

« Il faut souvent beaucoup moins de courage pour mourir que pour vivre, croyez-le... »

Voilà un cri émouvant, que nous devons entendre. Sans doute, la malheureuse qui s'adresse à nous exagère-t-elle sa propre infortune. On peut l'affirmer : une poursuite comme celle dont elle est actuellement l'objet ne porte aucunement atteinte à son honneur ; elle est plus infamante pour celle qui l'exerce, en obéissant à des mobiles qui n'ont rien à voir avec la justice.

Ce que nous voulons retenir du cas qui nous est soumis, c'est la déformation de la loi, la parodie judiciaire qui va être jouée.

Que ceux qui s'attaquent au foyer familial, qui détruisent l'harmonie d'une vie conjugale soient déferés aux juges, comme des voleurs d'une espèce particulièrement répugnante, et frappés sans pitié, nous le souhaiterions ; l'excessive indulgence des tribunaux dans ces sortes d'affaires, qu'on s'habitue à juger avec le sourire, a trop souvent déterminé des êtres douloureux à se transformer en justiciers.

Mais qu'une pauvre femme soit poursuivie comme complice d'un délit dont elle est innocente, c'est un autre scandale et il nous répugne de le constater.

**CRIME et DÉTECTIVE**

**LE GRAND CONCOURS DE DÉTECTIVE**

**Voit en page 16 le cinquième document et lire en page 14 le règlement**

**LISTE DES PRIX**

- PREMIER PRIX**  
15.000 francs en espèces.
- 2° Prix, valeur 11.000 francs :  
Un meuble T. S. F. Radio Sfar, N° 26.
- 3° Prix, valeur 7.000 francs :  
Une salle à manger acajou massif, ou une chambre à coucher ronce d'acajou (au choix du gagnant.)
- 4° Prix, valeur 5.000 francs :  
Une montre dame platine et brillant.
- 5° Prix, valeur 3.000 francs :  
Un chronomètre or homme.
- Du 6° au 10° prix, valeur 2.000 francs :  
Un coffret d'argenterie.
- Du 11° au 15° prix, valeur 1.000 francs :  
Une valise garnie.
- Du 16° au 20° prix, valeur 800 francs :  
Un phonographe portatif.
- Du 21° au 30° prix, valeur 500 francs :  
Un bracelet-montre dame or.
- Du 31° au 40° prix, valeur 400 francs :  
Un régulateur moderne ébénisterie chêne massif.
- Du 41° au 50° prix, valeur 300 francs :  
Un porte-habit.
- Du 51° au 60° prix, valeur 200 francs :  
Un sac à main pour dame.
- Du 61° au 80° prix, valeur 100 francs :  
Un bracelet-montre plaqué or.
- Du 81° au 100° prix, valeur 50 francs :  
Un article de maroquinerie.

**Le Mérite Humain**

Dans notre numéro du 19 mai, un article intitulé « Au nom du Conseil de l'Ordre » rendait compte du procès intenté au délégué de l'Ordre Universel du Mérite Humain, M. Arthur Leuba ; notre correspondant signalait que M. Leuba avait recueilli un demi-million ; ce chiffre « est du domaine de la fantasmagorie, nous écrit M. Leuba. Notre société est très pauvre, je le suis également et, jusqu'à ce jour, les cotisations de nos membres ont couvert nos frais d'administration de la société sans que j'aie reçu aucune rétribution personnelle pour mon activité... J'ai pleine confiance dans l'avenir de notre société, et je pense que nous pourrions encore rendre quelques services au genre humain, comme nous en avons déjà rendus depuis quelques années.

« Je n'ai pas été acquitté par des jurés mais par un jury composé de six honnêtes citoyens, de six hommes au jugement sain et d'une haute conscience. Ces hommes ont honoré la justice populaire de la petite République de Genève... »

\*\*\*

**Erreur sur la personne**

La grâce « in-extremis » accordée à Eugène Boyer évoque cet incident « grand-guignolesque » qui eut lieu, en 1917, à la Santé : le conseil de guerre avait prononcé dans une affaire de trahison deux condamnations à mort ; l'un des condamnés avait été gracié.

Au matin fatal, fixé pour l'exécution, le cortège traditionnel se dirigea vers la cellule : « *Mon ami, du courage !* » dit le magistrat en frappant sur l'épaule de l'homme.

L'homme réveillé bondit et poussa des hurlements.

« Salauds, vous voulez m'exécuter et mon avocat m'a dit hier après-midi que j'étais gracié... »

C'était vrai ; on s'était trompé de porte ; le condamné à mort dormait tranquillement dans la cellule voisine. Un des témoins de la scène, M<sup>r</sup> Georges Claretie, en a conservé l'affreux souvenir.

\*\*\*

**L'affaire Hanau**

Mme Hanau, dont on avait voulu fixer le procès avec une précipitation qui provoqua quelque surprise, vient de « gagner un point », si l'on peut dire, puisqu'il a été reconnu par les médecins que son état de santé l'empêchait de venir au Palais avant au moins quatre mois.

L'affaire remise en principe au 12 octobre, c'est maintenant sinon l'« enterrement », du moins un renvoi à beaucoup plus tard... Le procès viendra-t-il même un jour ?

N'aurait-il pas mieux valu que la Justice n'eût pas l'air d'employer des méthodes exceptionnelles, donc choquantes, puisque tout cela n'a servi à rien ?

\*\*\*

**La mère des nègres**

Le 24 juin, 9 jeunes nègres vont mourir sur la chaise électrique à la prison de Scottsboro dans l'Alabama. Condamnés pour viol, leur sort a provoqué une grosse émotion dans les milieux de couleur des Etats-Unis. La mère de deux de ces condamnés, Mrs Ada Wright, est partie pour l'Europe où elle espère déclencher une campagne en faveur des détenus. Elle a déjà fait une vingtaine de conférences dans les différentes villes d'Allemagne, organisant des meetings et suppliant l'opinion publique d'intervenir en faveur de ses fils et de ses camarades.

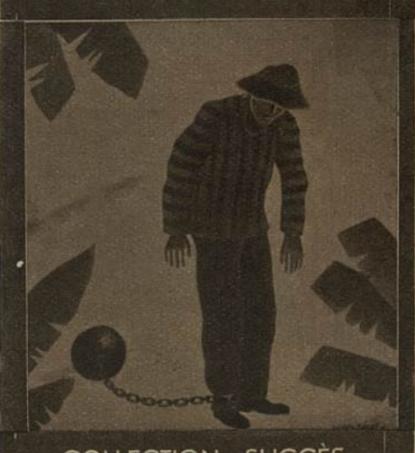
**Publicité de "Détective"**

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

**5 fr.** MARIUS LARIQUE

**LES HOMMES PUNIS**



COLLECTION SUCCÈS

**Collection SUCCÈS 5 fr.**  
LIBRAIRIE GALLIMARD Exklusivité Hachette

*Dans Les Hommes Punis, M. Marius Larique fait preuve de meilleures qualités de reporter et met son talent au service d'une cause simplement humaine. (PARIS-SOIR.)*

*Ce qu'il a vu et découvert, non sans risques ni menaces, au péril même parfois de sa vie, il le dit dans ce livre, simplement. (L'ŒUVRE.)*

*Il y a dans Les Hommes Punis un accent de révolte et de courage appuyé sur cent détails nouveaux, sur des témoignages irréfutables. (MOSNE.)*

*Cette noire enquête donne le frisson. On souhaite certainement que les jurés lisent afin de prendre leur responsabilité en connaissance de cause. On souhaiterait tout que les apprentis criminels lirassent sur ses pages une épouvante qui suffise à les éloigner du crime. (L'ÉCHO DE PARIS.)*

# L'AUTOPTOSIE

Le docteur Paul échangea un long regard avec les policiers...  
Brusquement passionné par la destinée maudite que le hasard plaçait sur sa route il donnait un sens à l'énigme.

Cela se passait à Yerres, en Seine-et-Oise, au début de l'autre semaine. Le médecin légiste venait d'en terminer avec l'autopsie du cadavre de Mme Thiercelin et il résumait à voix haute les conclusions de son long examen. Les magistrats, les journalistes, les notabilités d'Yerres et de Villeneuve-Saint-Georges qui, groupés autour de la petite remise des pompiers, l'écoutaient, ne cachaient pas leur surprise. Par le miracle d'un scalpel et d'une expérience avertie, on leur découvrait, sans erreur, une vérité qu'ils avaient crue insaisissable. Il n'était plus question de l'étrange folie de Mme Thiercelin, mais d'un crime. La femme du garagiste de Villeneuve-Saint-Georges ne s'était pas donnée la mort. Le docteur Paul

Camaldules le divorce qui parfois existe entre l'apparence d'une réalité et la réalité elle-même. Cette affaire n'aura peut-être pas fait un grand pas lorsque ces lignes paraîtront : il ne faudra pas en chercher la cause ailleurs. Quoi de plus impénétrable, en effet, qu'un drame dont il n'est pas possible de s'expliquer le mobile, qui se justifie si difficilement et qui revêt un caractère si particulier, que, de bonne foi, on puisse accuser la victime d'avoir elle-même sacrifié à une obsession diabolique ?

J'ai voulu en revivre toutes les phases. Et, bien que je fusse au courant de l'enquête et que je connusse les conclusions du médecin légiste, il m'arriva de douter, comme tant d'autres, de la certitude des détectives et des savants, pour incliner en faveur de l'apparence du suicide. Ainsi ai-je pu apprécier combien il peut être à la fois périlleux et trompeur de cesser un seul instant de passer au crible de la logique et de la raison les plus infimes détails d'une affaire criminelle.



M. Thiercelin et son beau-frère assistent à la levée du corps de la victime, M<sup>me</sup> Thiercelin, au cimetière d'Yerres.

précisait : elle a été assassinée. Il ouvrait le champ aux hypothèses les plus hardies : en expliquant comment elle avait été assassinée. Ses mots rudes provoquaient de l'étonnement, car on éprouve toujours un certain frémissement quand un homme, ne fût-ce que pendant une minute, prend l'apparence d'un devin. Il disait, masquant à plaisir ses révélations stupéfiantes sous des formules obscures, ce que lui et l'assassin étaient seuls au monde à savoir : Mme Thiercelin n'a pu allumer le bûcher, on a failli ne retrouver que ses cendres ; elle était morte avant d'y être étendue ; elle avait reçu un coup violent à la tête, qui l'avait assommée, et, pour hâter une fin qui sans doute tardait trop, son meurtrier l'a ensuite étranglée. C'était là tout ce qu'il pouvait dire : il ne restait plus maintenant à la police qu'à arrêter le criminel.

Mais, si le docteur Paul parlait pour tous, il ne semblait voir que les deux détectives de la brigade mobile, le commissaire Brancher et l'inspecteur Bascou, venus eux aussi aux nouvelles. Son regard était lourd de sens. Il apportait aux deux hommes une approbation précieuse.

— Vous avez eu assez de clairvoyance pour démêler, en dépit des apparences trompeuses, la vérité de l'erreur, paraissait-il leur dire. Tandis que chacun vous inclinait à croire que Mme Thiercelin s'était réfugiée dans le suicide, vous n'avez pas un seul instant cessé de penser que sa mort réclamait une juste vengeance. Vous avez compris les premiers que ce que l'on vous présentait comme les manifestations d'un étrange déséquilibre n'était qu'une mise en scène. La science aujourd'hui vous donne raison...

\*\*\*

Aucune des grandes tragédies criminelles de ce temps — l'affaire Mestorino mise à part — n'aura aussi bien illustré que le mystère des

*Handwritten notes in French, likely a transcription of the investigation or a personal reflection by the author. The text is dense and difficult to read due to the cursive handwriting.*

Voici le bois des Camaldules à la limite d'Yerres. C'est un bois minuscule, à proximité des groupes de maisons et d'une cabane de carriers, où de robustes et insoupponnables compagnons vivent jour et nuit. Là, deux passants découvrirent l'autre samedi la dépouille de Mme Thiercelin, à demi carbonisée, sur un brasier éteint. La morte était dévêtue ; ses vêtements pliés avec soin, son sac étaient accrochés à un arbre. La proximité des habitations, la situation même du lieu n'eussent incliné, comme la plupart, à me refuser à croire qu'un assassin ait pu être imprudent pour commettre un crime là, à côté de la route, pour allumer ensuite un bûcher tant il risquait d'y être aperçu, arrêté. Je hasardai cette réflexion toute naturelle, en faisant remarquer qu'un certain temps était nécessaire pour dresser un bûcher, car, dans ce petit bois, les branches mortes et les feuilles sèches sont rares. On me répondit que pour admettre cette critique il fallait supposer que Mme Thiercelin se soit elle-même donnée la mort et, donc, qu'elle ait elle-même constitué le bûcher, qu'elle se soit dévêtue, qu'elle ait fait ensuite une chute sur la tête (ceci afin d'expliquer la blessure relevée à l'autopsie), puis qu'elle ait allumé le bûcher et qu'enfin elle se soit étranglée pour abrégé ses souffrances, tandis que les premières flammes montaent. J'opinaï, bien que cela parût invraisemblable. Alors, on interrogea avec moi les villageois voisins et les carriers : à aucun moment, dans la journée du vendredi, ils n'avaient aperçu une promeneuse solitaire sur la route ou dans le bois. On me précisa ensuite deux faits : le dais des feuilles placées au-dessus du bûcher est roussi à une hauteur de six mètres, ce qui suppose un feu violent provoqué par autre chose que par la combustion des feuilles et du bois mort. Mme Thiercelin aurait donc apporté des bidons d'essence ? En outre une boîte d'allumettes, boîte tricolore, a été retrouvée à côté des cendres. Elle était entr'ouverte, le phosphore placé du côté de l'ouverture. Ces allumettes n'ont pas brûlé, bien que la flamme aurait dû normalement les atteindre. Elles n'ont donc pu être oubliées sur les lieux du crime, qu'une fois le bûcher éteint. Ce n'est vraisemblablement pas par Mme Thiercelin...

On essaya devant moi de faire un bûcher, dans la forêt, avec des branches mortes : il ne flamba qu'un instant, puis s'éteignit. Ce n'était pas un feu de cette espèce qui avait pu brûler atrocement Mme Thiercelin... Je recommençai donc à admettre l'hypothèse du crime.

Et, de nouveau, tout redevenait affreusement compliqué. On n'en avait pas voulu à la beauté de Mme Thiercelin ou à sa malheure fortune (quarante francs). Quelle impérieuse raison avait donc pu pousser le meurtrier à entourer son crime d'une mise en scène diabolique ?...

Avait-elle été tuée là ? Mais alors pourquoi les vêtements et tout ce qui pouvait révéler une identité n'avaient-ils pas été brûlés ? Y avait-elle

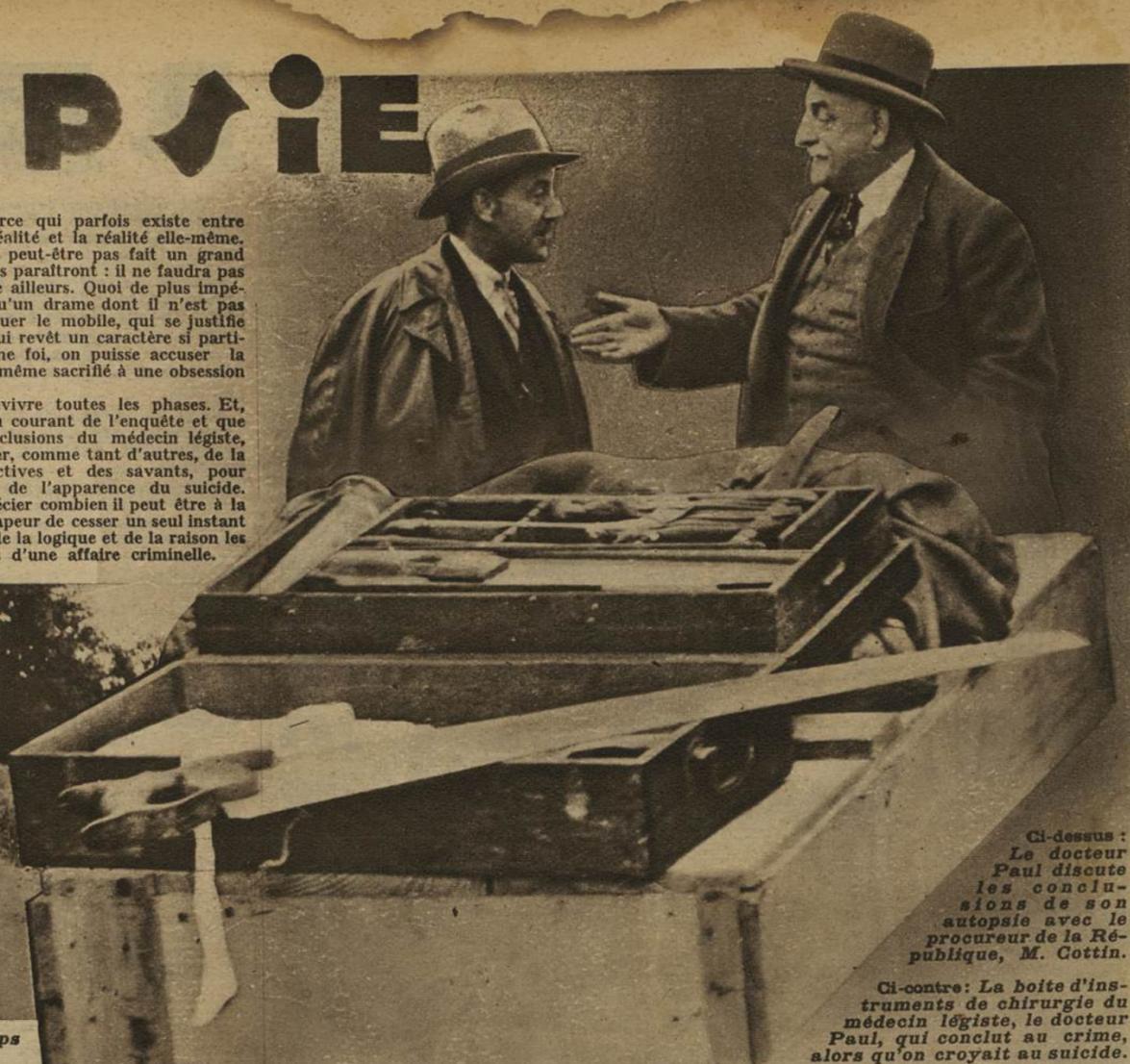
Le commissaire Brancher et M. Thiercelin.

Un policier tenta d'allumer un feu devant nous.

On interrogea des villageois et des carriers.

L'inspecteur Bascou et le maire d'Yerres.

Un farceur ou un fou s'accusa de ce crime.



Ci-dessus : Le docteur Paul discute les conclusions de son autopsie avec le procureur de la République, M. Cottin.

Ci-dessous : La boîte d'instruments de chirurgie du médecin légiste, le docteur Paul, qui conclut au crime, alors qu'on croyait au suicide.

été transportée morte ? Mais imagine-t-on un meurtrier, si odieux qu'il puisse être, assez insensible pour prendre le temps de constituer un bûcher, à côté d'un cadavre et ce dans un endroit fréquenté ? On en arriva à me faire penser que le drame avait eu un prologue, avant le crime. Le meurtre a eu lieu, selon toute vraisemblance, dans l'après-midi ou dans la nuit du vendredi ; or, les chiens des environs n'ont pas aboyé, ni cet après-midi, ni cette nuit-là. Ils ont aboyé la veille, et furieusement, à la nuit pleine. Si bien que les villageois des Camaldules se levèrent pour les faire taire. On me fit donc supposer que le meurtrier — puisque meurtrier il y a — avait prémédité son crime, qu'il était venu la veille aux Camaldules pour y construire un bûcher ; qu'il y était revenu au soir tragique, transportant la dépouille de celle qu'il avait tuée. Mais alors ? Les chiens se sont tus. Nul n'a entendu une auto sur la route ; nul n'a aperçu les flammes monter dans le ciel !...

\*\*\*

Nous sommes revenus sur les routes d'Yerres à Villeneuve. J'avais retrouvé les détectives de la brigade mobile. Au passage, ceux qu'ils interrogeaient les faisaient douter d'eux-mêmes, de leurs hypothèses, des troublantes réalités. Le maire d'Yerres ne leur affirmait-il point qu'on ne sait jamais où s'arrête l'obsession du suicide et que les neurasthéniques, quand ils franchissent les frontières de l'équilibre, en arrivent dans leur folie à des manifestations bizarres qui ne se peuvent mesurer ? Deux habitants de Villeneuve, qui ont vu Mme Thiercelin dans la rue, le jour de sa disparition, nous répétèrent qu'elle marchait dans la direction d'Yerres, tête baissée, comme quelqu'un qui est tout entier occupé par ses pensées. D'autres habitants nous confirmèrent que la malheureuse femme n'avait pas d'aventures, que c'était une bonne compagne, un peu triste, un peu malade, et qu'elle n'avait d'autres ennemis qu'elle-même. J'arrivai enfin à la maison de M. Thiercelin. Il travaillait, comme s'il ne s'était rien passé dans sa vie. Les soucis creusaient seulement un peu plus ses traits. Je lui fis redire, et on me précisa par ailleurs, ce qui s'est passé pendant les vingt-six heures où on l'interrogea, non point parce qu'il était suspect, mais parce qu'il paraissait seul capable d'éclaircir un peu le mystère. Il me dit :

— C'est une terrible chose qu'un interrogatoire. Parfois il m'arrivait de me demander si ce n'était pas moi qui avais tué ma pauvre femme, si je n'avais pas été fou... Mais la raison me revenait. Qui donc aurait pu la tuer ? Non, hélas, elle a dû devenir folle...

\*\*\*

Il revint sur le passé et raconta la nuit où sa femme, partie le matin, n'était pas rentrée, où il se retourna sur son lit comme sur un gril, descendant dans la cour au moindre bruit, gardant jusqu'au matin une terrible inquiétude. On lui montra la lettre où un farceur ou un fou s'accuse d'un crime dont il veut douter encore. Il haussa les épaules...

C'est ce jour-là qu'on retrouva chez lui, dans un livret de famille, un testament sans date, par lequel la disparue lui légua tout son bien. Il murmura, en toute simplicité, en détournant ses yeux tristes.

— Ma foi, j'ignorais ça !...

Henri DANJOU.

# LE PORT

Une surveillance particulièrement appuyée de la police a provoqué ces temps derniers l'arrestation d'un certain nombre d'espions entre Marseille et Nice.

Espions de faible envergure, petits et vils figurants qui sont de pauvres fantoches entre les mains de mystérieux personnages.

Il arrive cependant qu'on les trouve mêlés, non pour leur caractère mais par suite de l'enchaînement des circonstances, à de singuliers drames.

C'est un de ces faits-divers inexplicables, lourd d'étrangeté, que nous avons demandé à notre collaborateur d'évoquer pour les lecteurs de Détective.

On y trouvera une des plus caractéristiques figures de ce monde louche, mal connu, des agents indicateurs au service de puissances étrangères, qui pullule sur la Côte méditerranéenne.

\*\*\*

Nice (de notre correspondant particulier).



ux écrivains, aux journalistes, aux curieux qui lui demandaient de leur ouvrir l'album des images cachées à Nice, de frapper à quelques portes discrètement fermées, de leur chuchoter des confidences, des souvenirs, ce Directeur de la police répondait invariablement :

— Mais il ne se passe rien à Nice, rien de plus que ce que vous lisez dans les journaux : des vols de bijoux, quelques rixes entre Italiens dans les bas quartiers, moins de cambriolages peut-être que partout ailleurs et pas assez de drames passionnels pour contenter les avocats.

Il disait ça, comme le propriétaire d'une pension de famille dit : « Ma Maison est une maison bien tenue. Mes clientes couchent dans leur lit, tout le monde est rentré à minuit, il n'y a

Ce sont des chemises rouges et vertes, numérotées, dont M. Lecouvin possède un classement chiffré dans trois longs fichiers.

— C'est de l'histoire contemporaine, explique-t-il. La mienne et celle de quelques autres.

Il habite Nice depuis dix ans. Il connaît toute la France, l'Italie, l'Allemagne. Il a été longtemps à Londres, a voyagé au Canada, Océanie.

Lorsqu'on lui demande des souvenirs, il répond :

— Je n'en ai pas.

Quelquefois aussi il s'exclame :

— Vous avez raison. Il faudra que j'écrive mes mémoires.

\*\*\*

— Alors il n'y a pas de mystère à Nice, Monsieur Lecouvin ?

M. Lecouvin haussa les épaules.

— Croyez-vous que vous serez renseigné sur ma pensée, ma sensibilité, sur ce secret qu'est ma personnalité, lorsque vous saurez que j'ai les yeux bleus, les cheveux châtain, que j'ai une petite taille, que j'ai le visage coloré, une épaule plus haute que l'autre et que j'ai le civet de lapin ? Et vous ? Regardez votre image dans la glace. Vous explique-t-elle ? Suffira-t-elle de vous voir une fois de dos, de face et de profil, pour savoir ce que vous pensez de la justice, de l'amour, de la liberté individuelle, du mensonge ? Est-ce par la forme de votre nez que nous connaissons vos aptitudes professionnelles, vos goûts, vos opinions sociales ou politiques ?

« Estimez-vous alors que vous n'ignorez rien d'une ville, parce que vous connaissez le nom de ses rues, de ses boulevards, parce que, le matin, vous lisez un journal local à la terrasse d'un café ? Les villes sont comme les hommes, il faut les voir, si l'on peut dire, à l'intérieur ». Et c'est là que commence le mystère s'il y a jamais eu du mystère sous le soleil.

« Le Directeur de la police vous répond : — Vous ne trouverez à Nice que le fait-divers banal : cambriolage, rixe, accidents de la rue, coup de revolver d'un agité... C'est un langage. Il y en a un autre qui consiste à dire : le secret est partout.

« On a volé cinq cent mille francs de perles dans un Palace. Où est le rat d'hôtel, le voleur international ? Est-ce le diplomate qui est arrivé avec des bagages couverts d'étiquettes d'hôtels européens ? Est-ce un coquin qui porte un uniforme d'officier, l'amant sportif d'une vieille

Des lettres de Palmyre étaient mêlées à d'étranges documents italiens dans le « portefeuille rouge » de Miragoli.

Nous nous trouvons sur une sorte de lagune semée de roseaux et de broussailles.

pas de bruit dans les escaliers, pas de chiens dans les appartements.

— Il avait raison, affirma M. Lecouvin en faisant tomber d'un doigt nonchalant les cendres de sa cigarette.

M. Lecouvin était enfoncé dans son fauteuil de cuir ou plutôt couché en travers. Comme il était petit et que le fauteuil était haut sur pieds, la pointe de ses pantoufles effleurait à peine le parquet.

Un homme singulier, d'ailleurs.

Sec, le dos rond, ce qui le fait paraître quelque peu difforme, le visage plissé par une perpétuelle grimace qui remonte ses pommettes colorées vers des paupières trompées de myope, sous lesquelles filtre un regard perçant, à longue portée, il manifeste sa curieuse activité par des attitudes inattendues.

Longtemps indifférent, endormi, il s'anime soudain on ne sait pourquoi. Un mot, un souvenir, un ressort imprévu qui se déclenche et le voilà qui s'agite, gesticule, provoque, devient insolent.

Une plaque de cuivre, vissée sur sa porte, affirme qu'il est agent d'assurances.

Il n'est pas sûr qu'il ne soit que cela ; s'il l'est, même, c'est probablement sans clients. Sur une de ses anciennes cartes de visite, j'ai lu : Louis Lecouvin, antiquaire.

Antiquaire, lui ? C'est aussi possible, après tout, qu'agent d'assurances, quand il ne s'agit que de faire graver une plaque de cuivre ou d'imprimer cent cartes de visites.

Il y a chez M. Lecouvin quelques vieux meubles : un bahut rustique, un rouet, un coffre à musique d'où s'échappe, lorsqu'on tourne la manivelle, un menuet chevrotant, une armoire bretonne en chêne sculpté.

Il y a des livres. Il y a surtout beaucoup de dossiers.

dame anglaise qui commande tous les matins des sucreries pour son chien ? Où est-il cet homme du monde chic, élégant, qui danse, joue au Casino et le soir rafle les bijoux ?

« Un ascenseur s'envole avec un couple, un jazz fait danser à cinq heures, des Italiens se réunissent le soir autour d'un accordéon, une femme à la silhouette de mannequin figure silencieusement au dîner fleuri devant un homme au visage épais, au rire de brute. Tout un flot d'oisifs, d'étrangers, d'émigrés, de joueurs, de décaisés, de vagabonds millionnaires coule péle-mêle : ceux qui jouent, ceux qui voyagent, ceux qui ont faim, ceux qui se cachent, ceux pour qui la fête à un goût amer, les aventuriers, les filles, les niais, les jeunes mariés en voyage d'illusions. Allez, parmi eux, chercher le prince déchu qui a des cartes dans sa manche, le marchand de femmes en route pour Buenos-Ayres, l'escroc signalé par la police de vingt villes, l'espionne qui provoque des confidences dans la ruelle de son lit, le prêteur des messes noires, l'inverti qui bat monnaie pour Sodome, le fabricant de bombes, les conspirateurs, le souteneur, la rabat-teuse des maisons clandestines, toute une galerie de masques du vice et de malfaiteurs, qui est bien l'énigme de la grande foire aux hommes.

« Quelqu'un aurait pu vous parler très bien de toutes ces choses, de cette pièce d'ombres qui vous intéresse et se joue derrière les rideaux tirés, les persiennes closes ou les enseignes maquillées de Nice. C'est mon ami Miragoli. Vous ne l'avez pas connu ? Un Italien très distingué. Comme moi, il avait usé pas mal de semelles de chaussures à travers l'Europe. Il parlait plusieurs langues et n'avait pas de profession très définie. Il eût aimé avoir une villa à Rome, un château dans les environs de Vienne, un pied à terre à Paris, ce qui lui eût permis d'entretenir une écurie de courses — il aimait passion-



A 2 kilomètres à peine, se pavane au soleil le Nice des palaces, élégant et doré.

Un homme intelligent, le commissaire Morachini, et l'un des meilleurs policiers de la Côte.

L'été prochain, Palmyre, la petite girl, reviendra tranquillement faire « la saison » à Nice, et son nom reparaitra sur les affiches des music-halls.

# LE PETIT PORTEFEUILLE ROUGE

ment les chevaux — et d'avoir une cour de jeunes gens parfumés, aux mains caressantes. Un vice grec auquel il tenait beaucoup, pas par snobisme, je vous le jure, mais plutôt par penchant. Ça ne l'empêchait pas de goûter la compagnie des femmes.

« A Nice, il habitait une modeste chambre meublée, boulevard Victor-Hugo. Sa propriétaire le voyait tous les matins brosser soigneusement ses vêtements. Il portait toujours des complets d'une coupe impeccable; c'était son luxe, disait-il.

« Vous avez lu, peut-être, l'histoire véridique de cet Anglais qui menait double vie: lord authentique à la tête d'une énorme fortune, il était, dans un quartier populaire qui sentait le whisky et la crasse, M<sup>r</sup> Brown, marchand d'habits. Il avait deux femmes, celle qui portait les diamants et les perles, et l'autre qui se saoulait avec lui dans les tavernes de White Chapel. Vous devinez dans quel lit il aimait à coucher?

« La vie de Miragoli pouvait rappeler celle de l'étrange lord. On le trouvait dans les caboulots du port, dans les bars louches, en compagnie de petits voyous ou foulard rouge. Il rôdait dans la basse ville, gilet déboutonné, avec une barbe de deux jours, le regard trouble, la bouche pâteuse.

« Ces soirs-là, il rentrait avec un veston fripé, des écorchures aux mains, des ecchymoses au visage.

« Puis, brusquement, Miragoli redevenait un gentleman.

« Il était reçu par toute une aristocratie étrangère, fréquentait les théés élégants, baisait la main de princesses authentiques qui lui écrivaient: « *Nous comptons absolument sur vous* ». Il était inscrit au baccara du plus somptueux casino de Nice. Le secrétaire l'avait remarqué et avait souligné son nom d'un trait de crayon rouge. De jolies lèvres lui faisaient des confidences, de riches limousines l'emmenaient à Saint-Jean, à Beaulieu, à Cap Martin. Dans ce monde brillant qui figure sur le Bottin du Tout Europe, ce monde qu'un jazz de nègres mène comme un violoneux conduit une noce de Bretagne, Miragoli était à l'aise comme il était à l'aise dans les bouges avec les matelots et les escarpes. Il ne jouait pas la comédie. Il n'avait nul besoin de surveiller son langage, ses attitudes. Il y avait deux personnages complets, opposés, qui vivaient sous le nom de Miragoli, selon un certain rythme. Dès que l'un disparaissait, l'autre surgissait, créé, provoqué par le milieu où il évoluait.

« La dernière aventure de Miragoli a fait quelque bruit. Pour vous la raconter à ma manière, j'ai besoin du décor: les galets de la grève et puis une espèce de lande, des broussailles, de la menthe sauvage. Au-dessus de tout cela, des mouettes et du ciel. A vol d'oiseau, c'est à deux kilomètres des villas roses et blanches de La Lanterne. Vous verrez. »

— Mais alors, c'est ce Miragoli... ?

— Quoi donc ?

— En mars 1929 !...

M. Lecouvin jeta sa cigarette; il renversa la tête pour me cacher une expression de satisfaction qui me parut atroce.

— Il ne faut pas vous émouvoir, conclut-il sur le ton de la confiance, ces choses-là arrivent. Miragoli a été assassiné.

■ ■ ■ ■

Nous avions traversé le terrain d'aviation et nous nous trouvions en vérité dans un lieu étrange: une sorte de lande avec des roseaux presque aussi hauts que des hommes, des broussailles, de l'herbe rousse et, léchant la frange de galets de ce champ sans fin, une mer bleue pâle, celle qu'on découvre dans les yeux des Irlandaises.

M. Lecouvin ricana. Il marchait devant moi, une main derrière le dos, sa curieuse silhouette enveloppée de vent.

— Hein! croirait-on que nous sommes à deux kilomètres des palaces et des casinos? C'est Nice aussi ça, Monsieur. C'est Nice, pas ce qu'on vous montre sur les cartes postales. Vous ne

connaissez que les toits roses, les boulevards cirés et les escaliers de marbre, ce qui fond derrière nous comme un morceau de sucre. Ici, la musique des violons ne vous chatouillera pas le cœur. Ici on vous sale comme un hareng en barrique.

Je ne suis pas sûr que c'est à moi qu'il s'adressait. Il avalait d'ailleurs la moitié de ses paroles et se passait la langue sur les lèvres.

Soudain il s'arrêta, et planta sa canne dans les galets.

— C'est ici, me dit-il.

Je le regardai, muet.

— C'est ici qu'on a trouvé le corps de Miragoli, couché sur le dos. Une position enviable pour mourir. Il regardait le ciel où il allait s'envoler. Car les hommes comme Miragoli montent au ciel.

Il gloussait.

— Un chasseur matinal qui venait tirer les mouettes a découvert le cadavre. On a été chercher le garde champêtre, puis le commissaire de police Morrachini. Un homme intelligent, Morrachini. Un des meilleurs policiers de la Côte... Il en sait long sur l'affaire... Miragoli avait dans ses poches de l'argent, un monocle, un briquet, des cigarettes, deux mouchoirs, une pochette mauve. C'était Miragoli, l'homme du monde qu'on avait tué: une balle tirée par derrière qui lui avait traversé la tête. Tenez, c'est de cette façon qu'on a tué un curé espagnol qui était venu à Paris pour faire la fête. Il s'habillait en civil, mais il était beaucoup moins élégant que Miragoli, l'abbé Etcheverria.

Je regardai la grève, la canne plantée là comme une croix, le visage à la grimace indéchiffrable de M. Lecouvin.

Celui-ci parla bas.

— Vous voudriez savoir pourquoi on a tué Miragoli? Un mystère, un grand mystère pour les journaux, pour la police, pour l'opinion.

« Miragoli était quelque peu débraillé par le bas, quand on l'a trouvé à demi refroidi. Et je m'excuse de parler du curé, mais l'abbé Etcheverria avait fait connaissance, lui aussi, de petits jeunes gens.

« Habituellement, on roue le « client » de coups, tout au plus on l'assomme. Et les petites canailles qui ont tendu ce guet-apens au vice crient qu'on a voulu les écorcher et que la morale est sauve. Ils oublient d'ajouter qu'ils ont emporté le porte-monnaie. »

— Miragoli a été dévalisé ?

cents mètres d'un des plus élégants champs de courses du monde.

L'homme qui est là vit de pêche. Il ramasse aussi les épaves que la mer pousse vers lui.

Qui sait qu'il existe? Personne, peut-être.

Il ne quitte jamais ce qu'il appelle son domaine: quelques centaines de mètres carrés de mauvaise herbe salée, battus par le vent, et une sorte de lagune où le bateau glisse comme sur les eaux de La Brière.

— Voilà Séasseau, me dit M. Lecouvin. Allez donc arracher un secret à cet être-là !

— Il a vu l'assassin ?

— Je ne sais ce qu'il a vu, mais ce dont je suis certain c'est qu'il a le flair d'un chien.

Le solitaire continuait de remuer sa soupe.

Il me désigna l'enfant.

— C'est le mien. La mère est morte en le mettant au monde. Il a bonne mine, hein ?

— Séasseau, demanda M. Lecouvin, vous étiez là lorsqu'on a découvert le cadavre ?

— Lequel ?

Séasseau a des souvenirs sinistres.

— L'homme à qui l'on a logé une balle dans la tête, une nuit où vous ne dormiez pas.

Séasseau renifla.

— Le monsieur bien mis.

M. Lecouvin s'approcha.

— Elle était belle, la fille qui l'a tué ?

Alors l'autre renversa la tête pour se gargariser avec son rire.

— Toutes les filles sont belles, la nuit.

M. Lecouvin lança une pièce de monnaie à l'enfant et, menaçant le bras, m'entraîna à l'écart.

— Les pas d'un homme sur la grève ne laissent pas de trace. Comment voulez-vous que nous retrouvions ceux de Palmyre... Vous ne connaissez pas Palmyre? C'est dommage. Elle est jolie, ensorcelante. Elle a de l'esprit pour deux, de la passion pour dix. Une petite femme qui vous arrive à l'épaule et qui vous enlace comme un lierre. C'est une Napolitaine avec du sang maure dans les veines. Elle danse à ravir. Vous l'avez certainement applaudie dans les revues, sans le savoir. Elle n'aime pas les vedettes de l'affiche. C'est une girl. Quand elle paraît en scène, il y en a douze, vingt-quatre ou trente-six. Elle gagne cinquante francs par jour et elle descend dans les palaces ou dans les bouges. C'est ce qui la perdra. C'était une bonne amie de Miragoli. Elle lui écrivait, elle encourageait ses relations. On a cherché un marin qui s'appelait Dorine à bord



**Au milieu des ferrailles entassées, campaient un homme d'un autre âge, la peau brûlée par le soleil, la chemise ouverte sur une poitrine velue, et un gamin aux joues pleines, sain, dodu, petit animal de la zone aride des « chiffortins ».**

du yacht de Mme Hériot, et qui n'avait jamais existé. Mais on n'a pas trouvé, en perquisitionnant, les lettres de Palmyre. Elles étaient dans le petit portefeuille rouge. Figurez-vous que cet idiot de Miragoli, qui mangeait aux deux râteliers, celui de l'Italie et celui de la France, avait imaginé de vendre les lettres de Palmyre pour acheter des cravates et des fausses perles. En somme, on lui demandait peu de choses... Entr'ouvrir une porte pour surprendre une silhouette... Aux Italiens il signalait les déplacements de l'officier X..., ceux d'un prince qui est devenu roi... Il servait de facteur à quelques personnages; sans le savoir il les contrôlait. La petite besogne qui se paie de temps à autre d'un billet de mille francs... On chuchotait à cette époque qu'il y avait des dépôts de munitions clandestins sur la côte entre Nice et Villefranche. Miragoli fut chargé de remplir quelques fiches pour le compte du 2<sup>e</sup> bureau. Palmyre dansait alors à Nice... Le hasard, n'est-ce pas? Miragoli l'attendit à la sortie du théâtre. Elle n'était pas seule. Un « petit comique » aux yeux tendres, en veston pincé, fut bientôt au bras de Miragoli... Palmyre proposa la promenade sentimentale.

— Qui a tué ?

— Elle, parbleu ! C'est une femme, Palmyre.

M. Lecouvin se penche vers moi.

— Pendant qu'elle dansait à Marseille, on a trouvé un homme mort dans un taxi, la tête trouée d'une balle: un agent des renseignements qui avait terminé sa carrière. A Toulon, il y a deux ans, elle a provoqué une risqué entre matelots. Il n'y avait que des couteaux, une balle est partie on ne sait d'où... Une vocation ! Quand Palmyre danse dans une ville, il y a un bonhomme quelque part dont les jours sont comptés.

— Alors ?

— Alors j'ai idée, murmura M. Lecouvin, que nous la verrons plusieurs fois, cet hiver, sur la Riviera.

Pierre ROCHER.

# FATS DIVERS

## Un nouveau messie

Le Caire (de notre correspondant particulier).

BACHIR YOUSSEF, le concierge du Vicariat Latin, ouvrit la porte. Il se trouva face à face avec un jeune homme d'une trentaine d'années dont le visage vérolé était tirailé sans cesse par des tics nerveux.

— Que voulez-vous ? interrogea-t-il d'une voix rogue.

— Voir Monseigneur Nutti. Je suis Yacoub Joannides.

Le portier eut bien envie de claquer la battant au nez de cet homme dont les yeux brillaient étrangement et qui paraissait sur un ton rauque et saccadé. Mais il pensa que si le prélat apprenait que son fidèle serviteur avait refusé de recevoir un visiteur, il serait mécontent. Il se rendit auprès de son maître et lui fit part de la présence du jeune homme et de ses propres craintes.

— Rassurez-vous, Youssef, lui répondit l'évêque et faites entrer !

■ ■ ■

Yacoub Joannides était un Arménien, venu en Egypte en 1925, parmi tout un lot d'émigrants qui, n'ayant pu trouver dans leur patrie une vie libre et aisée, étaient partis à la recherche de pays plus prospères. Seul au monde, le jeune homme parcourut toute l'Egypte, s'engageant ici comme manœuvre, là comme marchand ambulante, demandant à la charité du passant de quoi vivre, lorsqu'il ne pouvait plus trouver de travail ou que le soleil l'incitait à la paresse.

Il s'embaucha, au Caire, dans une fabrique. Ses allures étranges et ses discours grandiloquents firent bientôt de lui la risée de ses camarades de travail. Un jour, lassé des multiples incidents que Yacoub faisait naître, le patron de l'usine dut lui signifier son congé.

L'Arménien se retira dans une petite mesure de la banlieue et passa ses journées dans la prière et la macération. Après deux mois de pénitence, il sortit de sa baraque en ruine et parcourut la campagne environnante, en tenant des propos d'illumination.

— Je suis chargé, cria-t-il au carrefour des rues et sur les places des villages, de rénovier la religion, de rectifier les erreurs des Evangiles et de punir ceux qui n'obéissent pas à la loi de Dieu le Père.

« Il y a trois Christ ici-bas.

L'un d'eux exerce, en Syrie son ministère, l'autre prêche aux Indes la paix universelle. Je suis le troisième, le plus grand et le plus savant. »

Mais nul ne donnait de créances aux déclarations de l'Arménien. On le tenait pour un être inoffensif, prédisposé par sa nature à des crises de mysticisme et désaxé par des lectures de livres saints.

■ ■ ■

Cependant Mgr Ugino Nutti, grand vicaire général apostolique, qui avait fait asseoir son visiteur, l'interrogeait doucement.

— Qui êtes-vous, mon ami ?

— Je suis Yacoub Joannides, Monseigneur. Je suis venu pour attirer votre attention sur certaines choses qui ne me plaisent pas dans votre Evangile.

Le prélat leva la tête, étonné de ces propos. Il remarqua l'air agité du jeune homme. Il voulut poser quelques questions sur les anomalies que Yacoub reprochait à l'Evangile. Il n'en eut pas le temps. L'exalté se leva brusquement et, sur un ton furieux :

— Ça ne peut pas durer, les fausses chansons que vous chantez à vos ouailles, ça ne peut pas durer, il faut que ça finisse, hein ?

Mgr Nutti ne perdit ni son calme, ni son sourire.

— C'est un fou, pensa-t-il, il ne faut pas le brusquer. Et il essaya, mais en vain, d'apaiser sa fureur.

Yacoub Joannides écumaient maintenant :

— Vous ne savez pas qui je suis, non vous ne le savez pas, car, si vous étiez au courant de ma personnalité et de ma mission, vous ne me traiteriez pas de la sorte. Depuis longtemps vous devriez être prosterné à mes genoux.

Et relevant sa taille, le visage empreint d'une majesté soudaine, le fou énonça solennellement :

— Je suis celui que le Seigneur Tout-Puissant a promis aux hommes. Je suis le nouveau Christ, le Messie promis.

Mais Mgr Nutti estima que la plaisanterie avait suffisamment duré et que c'était perdre son temps que de discuter.

— Allez, mon ami, lui dit-il doucement. Je ne puis vous garder plus longtemps. Vous reviendrez une autre fois.

— Il n'y a plus de temps pour attendre, répartit le nouveau Messie, je vous somme d'écouter mes ordres.

Le vicaire général eut un geste ennuyé. Il lui coûtait de faire appel à Bachir Youssef pour se délivrer de l'importun, car il répugnait à la violence. Il pensa que le meilleur était de quitter le terrain et de laisser seul le visiteur dont la fureur commençait à devenir inquiétante.



Yacoub Joannides se croyait le nouveau messie

Il se dirigea vers la porte. Promptement, le jeune Yacoub se jeta derrière lui et lui planta dans le dos un long couteau qu'il venait de sortir de sa poche.

Mgr Nutti poussa un grand cri et s'effondra sur le tapis du salon qui se rougit de sang. Bachir Youssef, que l'inquiétude tenait en alerte derrière la porte close, bondit au secours de son maître. Un autre coup de couteau l'épaula près du corps de l'évêque.

Cependant les clameurs, les bruits de la lutte, ainsi que les vociférations du forcené avaient jeté l'alarme dans l'hôtel épiscopal : les domestiques accoururent, maîtrisèrent le meurtrier qui vociférait : — C'est Dieu, et non le Diable, qui m'a envoyé du fond de mon village pour réformer la religion et punir les traîtres.

■ ■ ■

Mgr Nutti et son fidèle Bachir Youssef furent transportés, dans un état grave, à l'hôpital du Caire.

On ne put juger Yacoub Joannides, que le médecin aliéniste venait de déclarer irresponsable. Enfermé dans un asile de fous, il ne cesse de demander à son gardien :

— Quand me laissera-t-on partir ? Je dois aller prêcher à la S. D. N. Mes confrères, les autres Messies, y seront. Seul je manquerai à l'appel.

« Il me reste aussi à punir bien des traîtres. Il faut que du sang coule pour qu'arrive le règne de Dieu ! »

ABDUL.



Quelqu'un venait de sonner à la porte du Vicariat Latin du Caire, et Bachir Youssef, le concierge, ouvrit avec prudence à ce jeune visiteur.

## EXCEPTIONNEL !



Le célèbre Hindou

**HAMID KHAN**

aide tout le monde !

Il réussit là où les autres échouent.

1° Voulez-vous savoir exactement ce que vous réserve l'avenir ?

2° Êtes-vous désespéré par de graves ennuis, mauvaise santé, affaires de famille, amour, mauvaise chance, n'importe quoi ?

3° Adressez-vous à lui par correspondance en posant quatre questions sur votre avenir, auxquelles

IL RÉPONDRÀ GRATUITEMENT.

Ecrire très lisiblement nom et date de naissance et joindre 5 francs pour frais à

**HAMID KHAN**

180 Post-Box, Amsterdam (Hollande).



## HAUT LES MAINS !

Etui à cigarettes forme browning

s'ouvre en pressant la gâchette

1..... 10 frs ; les 4..... 35 frs

Envoi contre remboursement

NIVELON, P. R. Bureau 50, Paris



9 frs BONNE MONTRE

h. lumin., ver. et mouv.

incaas. av. sa jol. chaîne

gar. 6 a..... 9 frs

chron. a. magnét. 14 frs

brac. h. cad. lum..... 14 frs

bracelet dame plaqué

or ou argent..... 25 frs

Envoi contre rembours. Echange permis.

Fabr. EU KOMLOR, Morteau, près Besançon.

## J'AI MAIGRI

sans aucun danger en 6 jours de 3 kg sans rien avaler. En reconnaissance je donne gratuitement simple recette à faire soi-même en secret. Maigrir à volonté de la partie désirée, ou entièrement pour être mince, distinguée et mieux vous porter. Ecrire à C. M. STELLA GOLDEN, 47, bd de la Chapelle, Paris (joindre 1 timb. rép. disco).

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 C L), Londres W. 1

## JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE

souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombres attestations admirables. — Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.

20 BEAUX volumes

élégamment reliés



25 FRANCS par mois

rien à payer d'avance

## COLLECTION "L'AVENTURE"

Les plus beaux romans criminels et d'aventures, policiers et mystérieux.

A TRAVERS LES STEPPES GLACÉES DU CANADA, MARINS, NAVIRES, Océans Ténébreux, LES BAS-FONDS DE LA CHINE, etc.

### Drame, Passion, Astuce, Châtiment

TITRES DES 20 VOLUMES RELIÉS :

LOUIS CHADOURNE... Le Maître du navire.	JACK LONDON..... Croc-Blanc.
CURWOOD..... Le Piège d'Or.	..... L'Aventureuse.
..... Les Cours les plus Farouches.	..... Belliou La Fumée.
..... Nomades du Nord	..... Belliou et Le Courtaud.
..... Le Bout du Fleuve.	E. PUJARNISLE..... Le Bonze et le Pirate.
DANIEL DE FOE..... L'Étonnante Vie du Colonel Jack.	MAURICE RENARD... Le Péril Bleu.
JULIEN GUILLEMARD. Le Mystère de l'Oiseau-Noir.	G. REVAL..... La Tour du Feu.
RIDER HAGGARD.... (She) Elle.	J.-H. ROSNY JEUNE. La Contrée aux Embûches.
LARS HANSEN..... Aux Prises avec le Spitzberg.	R.-L. STEVENSON.... Les Nuits des Iles.
	..... Les Mémoires de John Nicholson.
	NIGEL WORTH..... L'Homme du Coffre.

Un ensemble de chefs-d'œuvre du genre, choisis spécialement pour les lecteurs de DÉTECTIVE.

Les 20 volumes reliés, franco en France et Afrique du Nord : 380 francs, payables

25 FRANCS par mois ou au comptant 340 francs.

Notice illustrée gratis sur demande.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>

Veillez m'adresser, franco, la Collection "L'Avventure", 20 vol. reliés, 380 fr., que je payerai 25 fr. par mois et 30 fr. le dernier mois.

Ou au comptant : 340 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom et prénom.....

Profession.....

Domicile.....

SIGNATURE :

Juan-les-Pins (de notre envoyé spécial).  
Qui n'a pas vu Juan-les-Pins, au moins au cinéma ?

Juan-les-Pins, il y a quelques années, n'était encore qu'un tout petit coin de Provence, une calanque éblouie de soleil avec du sable qui glissait entre les doigts, des pins parasols, des abeilles, des rossignols, puis le soir, au-dessus du silence de la pinède et du miroir bleu de la mer, un firmament d'étoiles oubliées.

Les pêcheurs s'y montraient du doigt les rares baigneuses, des anonymes de la vie quotidienne, faisant l'économie d'une cabine.

Aujourd'hui, la saison de Juan-les-Pins est réglée comme un scénario de film américain.

Pâques passées, arrivent les premiers trains d'Allemands, de Yougo-Slaves, d'acteurs de cinéma, d'hommes de lettres, de greluchons bien assurés, aux joues rondes, aux cheveux plaqués, de mannequins stylisés, de promeneuses de Londres, de Paris, de New-York, de Berlin, aux ongles rouges et aux dents affamées d'aventurières. Aussi, toutes les concurrentes aux « plus jolis sourires », aux « yeux les plus expressifs », celles qui jouent du « sex-appeal » comme d'un éventail, les sosies de Brigitte Helm, de Greta Garbo, de Joan Crawford, de Boris Hill, de Marie Glory, de Gaby Morlay fabriqués dans les instituts de beauté.

Depuis la Pentecôte, ce monde agité, pour qui, chaque année, dans un grand bruit triste de branches brisées, des pins se couchent sur le sol afin que poussent de nouveaux magasins, de nouvelles villas, de nouveaux hôtels, depuis la Pentecôte ce monde au langage de Babel se grille au soleil dans la promiscuité d'une tribu de tziganes.

De 10 heures du matin à midi, de 15 heures à 18 heures, en traversant la plage dans sa longueur, vous pouvez marcher sur le ventre flasque, étalé au soleil, des financiers finlandais ou danois, écraser les orteils de cent femmes qui se dorent les cuisses, immobiles et nues — à un maillot transparent près — comme des cadavres de la morgue.

L'an dernier, Charlie Chaplin et sa blonde Viennoise avaient fourni l'attraction de « lancement ».

Cette année, le concours de jambes organisé par Mistinguett ne soulève qu'une curiosité médiocre ; la potinière de la Plage s'est emparée d'un fait divers qui permet, le soir, aux baigneuses romantiques lasses de leur nudité de music-hall, de dire qu'il est bien dommage qu'Arsène Lupin ou Fantômas n'existent pas.

On a en effet volé, dans le coffre-fort du Casino de Juan-les-Pins, un billet de loterie espagnole qui avait gagné le gros lot de 1.800.000 francs.

C'est du Jules Verne revu par Maurice

Leblanc, dans une scène où Jean Lorrain eût été à l'aise.

Trois employés du Casino de Juan-les-Pins, le caissier M. Laty, un comptable M. Albert, et l'ancien capitaine de l'équipe de France de football Alex Villaplaine, devenu changeur à la boule, avaient acheté à un employé de banque chacun un billet de la dernière loterie espagnole.

Le 13 mai dernier, l'employé de banque reçoit un télégramme l'informant que l'un des trois billets qu'il avait vendus — on n'indiquait pas le numéro — avait gagné le gros lot.

Pour qui était la fortune ? Pour Laty, pour Albert, pour Villaplaine ?

Les trois hommes décidèrent de mettre leur chance en commun. On enferma les trois billets dans une enveloppe qui fut placée dans le coffre-fort de l'établissement.

Ce coffre-fort avait eu une histoire assez singulière. Alors qu'on le transportait de Nice à Juan-les-Pins, il était tombé dans le Var.

Repêché et mis en place, il avait été ouvert dans le courant d'avril par une main mystérieuse. Trente mille francs avaient disparu !

Deux employés avaient la clef du coffre : le caissier Laty et le directeur des jeux, M. Marcel Audibert. On avait alors décidé que la clef que possédait M. Audibert serait, avec le numéro secret de la combinaison, mise sous pli scellé et que ce pli serait confié au secrétaire général.

Or, la semaine dernière, Laty apprenait que c'était son billet qui avait gagné les 1.800.000 francs.



*Pâques passées, arrive à Juan-les-Pins tout ce qui se fabrique de mieux dans les instituts de beauté.*

La direction du Casino eut vite fait de régler la situation.

Laty et Audibert furent invités à donner leur démission. On passait les 185.000 francs aux profits et pertes de l'établissement et le chant du saxophone couvrait toute cette histoire plus cocasse que dramatique.

Restait à retrouver le billet de loterie.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria Audibert. Ce n'est pas moi qui toucherai le gros lot, mais quand on aura découvert le voleur on me rendra ma place et ma réputation.

Et l'ex-directeur des jeux déposa une demande d'enquête au Parquet de Grasse.

On vit alors à Juan-les-Pins des gens qui portaient faux col et manchettes.

Les baigneurs en furent tout éberlués.

— C'est le Procureur de la République, M. Martin commissaire de la 9<sup>e</sup> brigade mobile et le fameux inspecteur Mercury, annonça-t-on !

— Pourquoi ne se baignent-ils pas ? demandèrent de jolies filles.

— Parce qu'ils cherchent le billet de loterie espagnole qui a gagné le gros lot, et qu'un coup de vent de mer l'a emporté, chuchota quelqu'un qui était bien informé.

Le caissier Laty a assuré que Audibert s'était fait fabriquer de fausses clés par le serrurier Zigliano.

Le serrurier Zigliano a, au contraire, déclaré qu'il avait forgé une grille pour Audibert, mais qu'il ne lui avait jamais fourni de clés, bien qu'un employé du casino fût venu lui demander de déclarer le contraire.

Une opposition régulière a été faite au paiement du billet de loterie.

On parie au bar, sur la table, devant des orangeades, des cocktails ou seulement devant des yeux langoureux, pour savoir si le cambrioleur du coffre-fort porte un habit, un smoking, un veston ou un simple caleçon de bain.

F. DUPIN.

# LE BILLET DE LOTERIE

Cent cinquante mille francs avaient été promis au vendeur, le fisc s'attribuait 45 % et, selon la convention passée, trois bénéficiaires se partageaient ce qui restait. Il n'y avait plus qu'à aller chercher les pesetas en Espagne !

Deux jours après, Laty entra dans la salle de jeux, tirait Audibert par la manche et lui annonçait :

— On m'a fauché le billet de loterie et 185.000 francs, dans le coffre-fort.

— Mais vous seul avez la clef et connaissez le numéro de la combinaison, s'écria le directeur des jeux.

— Je n'y comprends rien, affirma Laty qui paraissait accablé.

Cette fois l'affaire tenait de la prestidigitation.

*La villa "Les Tourelles" à St-Pierre-de-Féric, près de Nice, où habite M. Audibert, ex-directeur des jeux du Casino de Juan-les-Pins.*

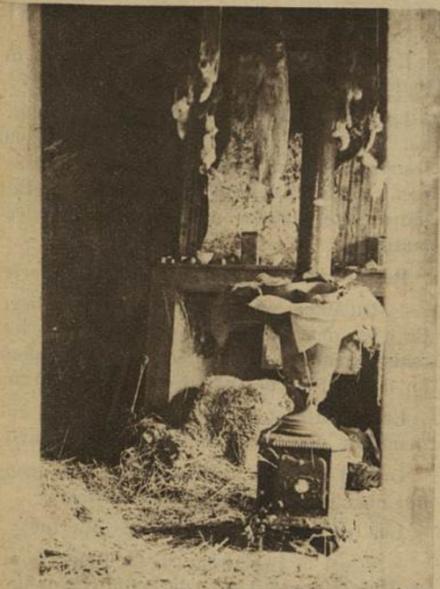
*L'ancien capitaine de l'équipe de France de football, Alex Villaplaine, était devenu changeur à la boule au Casino de Juan-les-Pins (à droite)*



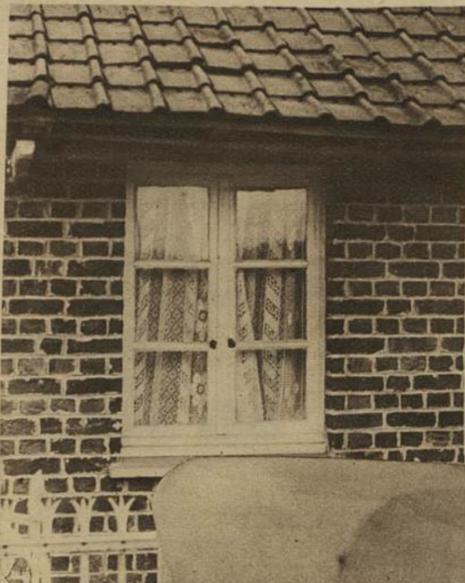
# L'OTHELLO



C'est le long de la Lys aux ondes calmes que s'étaient échangés les premiers serments d'amour, les premiers projets d'avenir de Julie et de Liévin.



Heugues avait baptisé « chambre de la tuerie » la pièce où il tuait la volaille. Un mystérieux visiteur était venu frapper à la fenêtre de sa chambre.



Haverskerque (de notre envoyé spécial).



Le garde Ramon, ayant terminé sa tournée à travers les rues paisibles d'Hazebrouck, regagnait le commissariat. Comme il parvenait au cloître obscur de l'Hôtel de Ville sous lequel s'ouvre la porte du poste, il aperçut, assis sur une marche d'un escalier, un homme qui paraissait étonné :

— Que faites-vous là ?

L'autre releva la tête et, d'une voix lasse, répondit :

— C'est moi, Heugues Liévin, qui ai tué ma femme mardi dernier. Je me rends.

Et, se levant avec peine, il tendit au gardien éberlué deux poings qui tremblaient.

Onze heures sonnaient au clocher d'Haverskerque, lorsque l'homme était sorti de la forêt de Nieppe. Il avait attendu que les vibrations des cloches se fussent dissoutes dans le calme de la nuit, puis avait examiné les alentours.

Une clarté lunaire baignait le paysage. Au loin la ligne des peupliers, qui bordent la route de Paris à Dunkerque, se dressaient comme une haie de lances noires vers un ciel constellé d'étoiles.

Aucun bruit ne troublait le calme de la nuit, si ce n'est le bref hullèlement des chouettes qui s'appelaient à travers les bois et l'aboïement vite calmé d'un chien réveillé en sursaut.

L'homme respira. Depuis cinq jours, il était traqué par les gendarmes de Merville. Tapis aux creux des trous d'obus — plaies laissées par la dernière guerre qui avait particulièrement éprouvé cette région du Nord, — caché dans les saules creux ou perché au sommet des chênes touffus, il avait suivi les opérations de la police qui, ayant cerné le bois, fouillait les taillis, battait les fourrés. Durant de longues heures, il avait vu les gendarmes surveiller la lisière de la forêt. Leurs casques étincelaient au soleil. Il avait espéré que, la nuit venue, les sentinelles quitteraient le poste. Mais, lorsque le soleil eut disparu derrière la ligne mauve de l'horizon, les équipes s'étaient relayées et la surveillance s'était poursuivie, méthodique, inexorable.

Durant cinq jours, l'homme traqué n'avait guère dormi. Le moindre bruit, le vol d'un oiseau nocturne trouvant le feuillage des arbres, le craquement d'une branche morte sous la patte fine d'un daim, le réveillait en sursaut, lorsque, vaincu par la fatigue, ses yeux se fermaient presque malgré lui.

Durant cinq jours, l'homme maudit pour son crime n'avait mangé que des baies sauvages, des champignons fades et bu que l'eau trouble des marais cachés au fond des clairières.

Ce soir, la surveillance semblait s'être relâchée. Les gendarmes, las des vaines battues et des attentes fastidieuses dans la nuit où, de peur de voir révéler leur présence, ils ne pouvaient même pas battre la semelle pour se réchauffer, avaient dû regagner leur caserne.

Ne voyant rien de suspect, l'homme quitta la ligne d'ombre dans laquelle il se dissimulait.

En trois bonds, il fut sur la route, en pleine lumière. Il frissonna un peu de se sentir à découvert, il s'inquiéta de voir son ombre s'allonger devant lui. Rapidement, il se jeta sur le côté de la route. Une haie créait une frontière obscure entre les champs et le chemin. Il marcha à l'abri de cette haie.

A demi-nu, ses vêtements étaient restés par morceaux aux ronces et aux branches des taillis ; il grelottait sous la brise fraîche qui soufflait du nord.

Il avait l'estomac lourd de faim et les yeux brûlants d'insomnie. Ses pieds mal protégés par des espadrilles, déchirées en maints endroits, lui faisaient mal et ses mains étaient zébrées d'écorchures et de plaies.

Cependant, il marchait vers son destin, sans crainte et sans remords, telle une bête allant vers l'abattoir. Il avait tué comme une brute, dans une crise de jalousie, celle qui depuis 20 ans était sa compagne quotidienne. Il s'était enfui à l'ombre de la forêt, vivant traqué comme une bête malfaisante. Maintenant, il allait vers le châtimement, avec une résignation de bête de somme. Il avait faim et il payait de sa vie le besoin d'apaiser ces crispations qui lui tiraillaient l'estomac.

Il suivit tout d'abord la grande route d'Haverskerque. Près du passage à niveau de Steenbecque, il entendit le bruit d'une voiture roulant sur le pavé sonore. Il se jeta dans le fossé plein d'eau et, s'écrasant contre l'herbe, il attendit.

Des paysans revenaient d'un combat de coqs à Hazebrouck. Le cheval trotait allégrement faisant jaillir des étincelles sous ses sabots. Des femmes chantaient. Heugues sentit passer sur lui l'ombre de l'attelage. Le chant, au rythme du trot saccadé, éclata, puis s'éteignit et mourut en s'éloignant. Alors l'assassin sortit de sa cachette. Il était mouillé et claquait des dents.

Trois heures sonnaient au beffroi d'Hazebrouck lorsqu'il arriva devant l'Hôtel de Ville.

Maintenant, assis dans la salle du commissariat, il sent la chaleur revenir en lui. Le commissaire de police, M. Ravinet, que l'on est allé prévenir, bâille, les yeux encore pleins de sommeil.

— J'ai faim, a dit tout à l'heure le meurtrier.

Sur un réchaud à alcool, le garde Ramon fait chauffer un peu de café au lait. L'homme, les yeux brillants, regarde le liquide couler dans le bol de faïence bleue. Puis il tend ses mains tremblantes — ses mains qui, il y a quelques jours, ont causé la mort d'une innocente — vers ce breuvage fumant qui doit lui redonner un peu de chaleur et de vie.

Une vie de martyr.

C'est le 19 août 1911 que Heugues Liévin, marchand de vo-

lailles, épousa Julie Hazebart. Les deux jeunes gens étaient nés à Haverskerque. Tous deux avaient grandi côte à côte, dans ce petit village dont les maisons aux toits d'ardoises rouges et de chaume moisi rayonnent autour de l'église trappue. Ensemble, ils avaient couru la forêt de Nieppe, les fêtes foraines d'Hazebrouck ou d'Armentières et c'est le long de la Lys, calme rivière, que s'étaient échangés les premiers serments d'amour et que s'étaient ébauchés les premiers projets pour l'avenir.

Les chalands glissaient, placides, sur l'eau plate. De hauts perchons, arc-boutés sur leurs sabots massifs, halaient, par saccades, les lourds bateaux bruns. Ils venaient de Dunkerque et s'en allaient vers Gand, à travers cette Flandre française, aux chants alternés des clochers et des moulins à vent.

Tout ce paysage évoquait la paix et la joie de vivre et une existence dans ce décor riant ne pouvait être — semblait-il — que calme comme le canal miroitant et fleuri comme les grasses prairies.

Lorsque Julie Hazebart quitta au bras de Heugues Liévin la pittoresque église où le curé du village venait de bénir leur union, elle ne se doutait pas du long martyre qu'allait être sa vie, ni de la fin tragique qui lui était réservée.

Quelques mois après leur mariage, naquirent les premiers soupçons qui devaient empoisonner la vie des deux époux. Liévin se montra soudain jaloux. Sa femme qui, jusqu'ici, l'accompagnait dans ses tournées, dut rester à la maison. Elle était enceinte et ne pouvait plus supporter les cahots de la voiture.

Désormais, seul sur les routes de Flandre, faisant de nombreuses stations aux estaminets des villages et des carrefours, le marchand de volailles se persuada bientôt que sa femme profitait de ses absences pour le tromper.

Un soir il rentra dans la petite maison qu'avaient désertée la joie et l'amour. Il avait bu plus que de coutume. Les yeux mauvais, l'haleine empestant le genièvre, il se jeta sur sa femme :

— Qu'as-tu fait pendant que je n'étais pas là ? hurla-t-il.

— Mais rien...

— Mentreuse, salope — et les coups redoublèrent sur la malheureuse — avoue, mais avoue donc que tu m'as trompé.

La femme poussa un cri terrible. La brute venait de lui décocher un coup de pied brutal dans le ventre.

Quelques jours plus tard, Julie Heugues mettait au monde une petite fille que l'on baptisa Suzanne.

Le poison de la jalousie

Et la vie continua, amenant chaque jour sa part d'injures et de brutalités. La jalousie, de plus en plus, rongea, comme un chancre hideux, l'âme de Liévin.

— Je pars en tournée, disait-il parfois à sa femme.

Au premier détour du chemin, il s'arrêtait, attachait son cheval à un arbre, puis, se glissant le long des haies et des murs, il gagnait sa ferme, où il faisait irruption, dans l'espoir de surprendre sa femme et son amant.

Julie était seule, vaquant aux soins du

Le 10 mai, comme Heugues se disposait à partir en tournée, un papier plié en quatre et piqué sur la banquette de sa voiture attira son attention.

Il arriva que Liévin Heugues, fou de jalousie, resta dissimulé toute une journée dans un arbre, épiant les faits et gestes de sa femme.



# DES FLANDRES

ménage. La cuisine reluisait de fraîche propreté. Le pavé de brique rouge avait été astiqué et les cuivres, pendus au-dessus du fourneau d'émail blanc, brillaient joyeusement :

— Où est ton amant ? sifflait-il, le visage décomposé par la rage.

— Il n'y a pas d'homme ici, répondait d'une voix indifférente la malheureuse femme.

— Il m'a vu revenir. Il s'est caché.

Julie haussait les épaules :

— Tu n'as qu'à chercher...

Le paysan décrochait son fusil et fouillait toutes les pièces de l'habitation, l'écurie et la grange.

Un jour, il resta dissimulé durant toute une journée dans un arbre, épiant les faits et gestes de son épouse. Le soir, perclus de crampes, il descendit de son observatoire et rentra chez lui. Furieux de son échec, il battit la malheureuse Julie.

— Tu as remarqué que je me cachais, hurlait-il. C'est pourquoi tu n'as pas fait le signal convenu entre vous pour signaler mon absence.

Mme Heugues ne répondait rien, elle acceptait sans murmurer les mauvais traitements, craignant que ses reproches n'activent la fureur de son mari.

Quelques instants plus tard, la malheureuse regagnait sa chambre. Les deux époux ne couchaient pas dans la même pièce. La petite Suzanne qui, maintenant, marchait sur ses dix ans, frictionnait le corps meurtri de sa mère. L'intelligence de la pauvre fillette ne s'était pas développée, ce qui n'avait rien d'étonnant, si l'on considère les mauvais traitements dont sa mère avait été victime pendant sa grossesse.

— J'ai peur, dit un jour Mme Heugues à l'une de ses voisines, Mme Poirier, que Liévin me tue. Laisse ta porte ouverte, afin que je puisse, s'il devient trop menaçant, chercher asile chez toi.

## La lettre anonyme

X... habitait une petite maison de briques rouges, située à la Croix-Maïresse, non loin de la ferme des Heugues. Il passait, à Haverskerque et dans les environs, pour un « coq de village ». Il ne se gênait pas pour raconter, à l'Estaminet Bouillier ses fredaines hebdomadaires dans les cafés louches d'Armentières ou de Lille, ni pour essayer ses tentatives de séduction sur les fermières du voisinage qui reçurent plutôt mal ses avances.

C'est ainsi que X... décida, un beau matin, de faire la conquête de Julie Heugues. Il était très lié avec Liévin et — chose curieuse — il était le seul que le mari jaloux n'accusât jamais d'être l'amant de sa femme.

Il multiplia ses visites chez les époux Heugues, profitant des absences du mari pour tenter de gagner Julie. Mais celle-ci sut répondre comme il fallait au trop entreprenant personnage et finit par lui interdire sa porte.

X... reporta alors ses attentions sur une autre voisine, Mme Varlet, qui lui signifia brutalement que sa conduite lui répugnait. Le don Juan de village, furieux et humilié de se voir repousser, décida de se venger doublement.

Le jour des élections, il rencontra Liévin à la sortie du bureau de vote. Le village avait l'animation des jours de fête. Sur le pas des portes, dans les cafés, des paysans endimanchés discutaient tranquillement en vidant des chopes de bière ou des verres de genièvre. Les deux amis se rendirent à l'Estaminet Boulard.

— Tu devrais surveiller davantage ta femme, glissa soudain X... à l'oreille de Liévin.

Celui-ci pâlit. Il saisit le bras de son interlocuteur et ses ongles s'incrustèrent dans sa chair. Le visage déformé par un rictus effrayant, il se pencha vers lui :

— Tu l'as vu... hein ! tu l'as vu. Dis-moi qui c'est !

X... ne répondit rien, mais comme une jolie fille passait à ses côtés, il lui décocha une plaisanterie salée qui fit rougir l'adolescente.

A partir de cette journée du 1<sup>er</sup> mai, se renouvela dans ce coin perdu des Flandres l'éternelle histoire d'Othello X... entretenait chez son ami Liévin cet empoisonnement constant qu'est la jalousie.

Le 10 mai, Heugues Liévin se disposait à partir en tournée. Il avait harnaché son cheval. Soudain, un papier plié en quatre et piqué sur la banquette de sa voiture attira son attention.

« Pendant que tu n'es pas là, disait en substan-

ce la lettre anonyme, Emile Varlet console ta femme. »

Le jaloux ne dit rien. Il déchira la lettre en menus morceaux, que le vent léger emporta. Il fouetta son cheval et la voiture, cahotant sur les ornières du chemin, disparut à un tournant.

Les affaires l'appelaient à Béthune. Il y acheta un paquet de cartouches. A midi, il était à Verdun-les-Béthune, chez des amis, les Laridon. Il montra l'achat qu'il venait de faire.

— C'est pour tuer Julie, ajouta-t-il sombrement.

— Pourquoi voulez-vous tuer Julie ? demanda Mme Laridon.

— Parce que c'est une salope qui me trompe avec Emile Varlet. J'ai reçu une lettre anonyme...

— Vous ne devez pas ajouter foi à une lettre anonyme, repartit Mme Laridon. Julie est une honnête femme, au-dessus de tous soupçons.

— Vous êtes tous d'accord pour la défendre, hurla Liévin soudain dressé. Mais je suis sûr que Julie me trompe avec Varlet. Je la tuerais...

Un couteau se trouvait à portée de sa main. Il s'en saisit et, le brandissant :

— Je lui ferai comme cela !... comme cela !... Et par deux fois la lame s'enfonça dans le bois de la table.

Quelques jours plus tard, Mme Varlet reçut également une lettre anonyme, accusant son mari d'avoir des relations intimes avec Mme Heugues.

## Les heures d'angoisse.

Dès lors, il ne se passa pas de journée que Julie Heugues ne fût torturée moralement et physiquement. X... continuait, dans l'ombre, à jouer le rôle de Iago ranimant les soupçons du mari jaloux, activant ses crises de violence. Il ne procédait plus maintenant par allusions, mais donnait des précisions et tressait autour de la malheureuse Julie un réseau de calomnies.

Un après-midi, profitant d'une absence de son mari, Mme Heugues se rendit chez une voisine, Mme Bourrel.

— Je sens qu'il me tuera, dit-elle en pleurant. Il a acheté un paquet de cartouches.

— Que ne caches-tu son fusil ? repartit Mme Bourrel.

— Tu as raison...

Les deux femmes tricotaient dans la cuisine. Par la porte ouverte, un gai soleil de printemps pénétrait dans la ferme. Sous la table, une poule, suivie d'une armée de poussins, picorait des miettes de pain. Dehors le ciel était plein de nuages flous et, des pommiers en fleurs, tombaient des neiges de pétales blancs. Tout respirait la joie de vivre.

Julie Heugues se pencha soudain vers son amie.

— Ecoute, lui dit-elle, c'est X... qui a écrit la lettre anonyme. C'est lui qui est l'auteur de cette lâcheté. Voyant que je ne veux pas me donner à lui, il me salit auprès de mon mari. Si jamais, comme je le crains, Liévin me tue, eh ! bien, ce sera la faute de X... C'est lui qui arme son bras.

Rentrée chez elle, la femme de Heugues prit le fusil accroché au mur et le cacha, sous des sacs de plumes, dans la chambre où Liévin tuait les poules et les lapins.

Le jour de l'Ascension, Heugues s'en fut, le soir venu, à un combat de coqs. A l'Estaminet Boulard, une foule de paysans entourait le parc où les deux coqs, les ergots armés de pointes acérées, se combattaient. Mais, bientôt, le mari de Julie ne put tenir en place. Il sortit et courut jusqu'à la ferme. Assise sous la lampe, Mme Heugues lisait.

C'est le 19 août 1911 que Heugues épousa Julie Hazebart qui ne tarda pas à provoquer chez son mari d'injustes soupçons.

L'intelligence de la petite Suzanne, née au moment où les pires traitements avaient été infligés à sa mère, ne s'était pas développée.

L'amour avait bientôt déserté leur petite maison.

Emile Varlet (ci-dessus) que Heugues accusait d'être l'amant de sa femme.

Le maire de Haverskerque, M. Vandaele, avait uni les jeunes époux.

— Déjà de retour, dit-elle, étonnée.

Liévin la regarda d'un air soupçonneux.

— Va te coucher, ordonna-t-il.

Sans mot dire, elle se leva et gagna sa chambre. Une demi-heure plus tard, comme elle commençait à s'assoupir, un bruit la fit se dresser en sursaut. On avait frappé à la fenêtre.

Elle entrevit une ombre collée contre la vitre qui s'enfuit aussitôt. Néanmoins, elle avait pu reconnaître X... dans ce mystérieux visiteur.

Liévin aussi avait entendu cet appel. Il apparut sur le seuil de la chambre et aperçut sa femme debout dans sa longue chemise blanche dans la lumière de la fenêtre. Il se jeta sur elle :

— Ah ! ton amant est venu te rendre visite !... D'un coup de poing, il étendit la malheureuse à terre. Il se précipita dans la cuisine, voulut décrocher son fusil. La place était vide. Fou de rage, il courut dans la nuit. Il n'y avait personne. Mais, sur la route, un chien aboyant en tirant furieusement sur sa chaîne.

## La chambre de « la tuerie ».

Julie Heugues sentait que son heure approchait. Son visage s'émoussait déjà comme celui d'une morte. Sa nièce vint lui rendre visite le lundi, 16 mai.

— Tu viens voir s'il m'a tuée, dit sa tante avec un pâle sourire.

Le lendemain, son mari étant parti pour sa tournée hebdomadaire, elle se rendit à l'église, se confessa et communia. L'après-midi, vers 4 heures, elle se trouvait dans la chambre de « la tuerie ». Heugues avait baptisé ainsi la pièce où, chaque semaine, il tuait les volailles qu'il allait vendre à Béthune et à Lille. Elle avait envoyé Suzanne au village pour y faire quelques courses.

Elle entendit le roulement de la voiture sur le chemin. Heugues entra bientôt :

— Détèle le cheval, dit-il d'une voix brève.

Julie sortit et, ayant défait les harnais, conduisit l'animal dans l'écurie qui se trouvait à côté de la chambre de « la tuerie ». C'est là où Liévin, s'approchant par derrière, lui passa autour du cou une corde et la traîna dans la pièce voisine. La malheureuse essaya de se débattre. Le criminel resserra son étreinte. Puis, trouvant un couteau, il le plongea à plusieurs reprises dans la gorge de sa victime.

Il recouvrit le corps d'une couche de foin. A la tête, sous des sacs de plume, gisait le fusil que Julie avait caché quelques jours auparavant.

Lorsque Suzanne revint du village, elle trouva la maison vide. Ce n'est que tard dans la soirée que le maire, M. Vandaele, prévenu, découvrit le cadavre encore souple. La pauvre victime de Liévin Heugues, l'Othello des Flandres, fut conduite à l'hospice et confiée aux mains pieuses des religieuses.

X..., caché derrière une haie, épouvanté de ce crime dont il était moralement l'instigateur et dont, malheureusement, il ne subira pas le châtement, entendit longtemps résonner à son oreille le cri plaintif d'une pauvre innocente, frappant de ses poings la porte fermée, en pleurant :

— Maman ! Maman !

# GRANDS PROCÈS

## La condamnation à mort de Lanio



Débutant sous le signe initial du malheur et de l'abandon, la vie de Lanio enfant, pensionnaire de la colonie pénitentiaire de Mettray, puis docker trop souvent chômeur, était nécessairement vouée au crime.

Le procès de Joseph Lanio, meurtrier de l'agent Verjus et condamné, jeudi dernier, par le jury la Seine à la peine de mort, posait une fois de plus, comme une toile de fond devant laquelle se joue le drame, le grand problème de la responsabilité familiale.

Un enfant naturel, sans famille, recueilli par l'Assistance publique, évadé treize fois de six places successives, confiné enfin à la colonie pénitentiaire de Mettray, dont il parvient à s'échapper; une vie qui n'est qu'une suite de déchéances sans cesse aggravées, sous le signe initial du malheur et de l'abandon, voilà le thème essentiel qui explique et ordonne une destinée aussi lamentable, vouée nécessairement au crime.

Cinq condamnations qui frappent le voleur, l'homme violent, le souteneur; autant de délits variés par quoi s'explique une nature si totalement déshéritée; l'homme se marie, il a quatre enfants, il les abandonne; peut être cela vaut-il mieux.

Il vient à Paris, vit dans la compagnie des filles et des apaches; la nuit, il rôde aux alentours de la place d'Italie. Le 23 septembre, avec son ami Bougo, qui l'assiste dans ses sorties nocturnes, il malmène un Arabe, au coin de la rue Gérard, et deux femmes: pauvre gibier pour ces brutes qui n'opèrent pas dans les quartiers « chic ». Les agents cyclistes Verjus, Rudelin et Gelot emmènent au poste les deux voyous: on y arrivait, quand Bougo, portant un coup de poing à l'agent Verjus qui le tenait, réussit à s'enfuir.

L'agent Gelot le poursuit et le déniche derrière un fusain en caisse, à la terrasse d'un café.

A son tour, Lanio se dégage; il est pris en chasse par Verjus et Rudelin qui ont enfourché leurs bicyclettes. Par la rue Paulin-Méry, la rue du Moulin-des-Prés, la rue Gérard, le fuyard se jette dans une impasse obscure, la Cour des Artistes, où il se blottit derrière un baraquement: Verjus saute de sa machine: Lanio bondit et lui plonge dans la gorge un long couteau pointu qui tranche la carotide. L'agent est emporté, expirant, sur une civière...

Crime d'une brute, qui n'a pour le chroniqueur impartial d'autre intérêt que celui de rechercher l'exacte responsabilité de son auteur. On plaint d'une immense pitié la pauvre veuve, l'orphelin de quatorze ans, on s'irrite de la perte d'un serviteur d'une telle classe que l'agent Verjus, dont la mort provoque un vrai préjudice social, on peut même rester indifférent à la sentence capitale qui ordonne que sera défruite cette bête malfaisante, qui n'a vécu que pour faire le mal. Le double résultat que

constitueraient ces deux morts apparaît comme nécessaire au juste équilibre des choses. Et cependant, il vient à l'esprit comme un doute, comme une inquiétude qui domine le débat...

Joseph Lanio était-il entièrement responsable? C'est le problème constant, qui se pose. D'office, le juge avait commis trois médecins aliénistes. Qu'ont dit ces experts? Ils ont examiné ce gringalet lamentable, réformé pour « dégénérescence mentale », ils ont reconnu « son déséquilibre, ses perversions instinctives, ses réactions antisociales », mais non « le caractère démentiel » de ses fâcheuses dispositions. Lanio, concluent-ils, est responsable de ses actes.

Pour les hommes de bon sens, mais profanes, la conclusion cadre-t-elle avec les

Lanio et son défenseur, M<sup>e</sup> Dutheillet de la Mothe, aux assises.



prémises? Et lorsque le défenseur du meurtrier, M<sup>e</sup> Dutheillet de Lamothe, interroge à la barre l'un des experts, le D<sup>r</sup> Truelle, et qu'il lui pose cette question:

— Il y a des degrés dans la responsabilité: pensez-vous que cet homme soit responsable à cent pour cent?

Le médecin répond: — Responsable, maître; responsable: un point, c'est tout.

Est-ce suffisant? Est-ce convaincant? L'esprit n'en est pas totalement satisfait.

La science psychiatrique actuelle n'aime pas « doser », selon des proportions qui rappellent la composition d'une ordonnance pharmaceutique, les éléments de la responsabilité; elle préfère se servir d'un langage aussi barbare que savant, dont le sens mystérieux dissimule peut-être l'indigence du contenu. A nous, qui aimons la clarté, que nous importe aussi une responsabilité fractionnée? Nous voulons savoir si tel individu, en face de mêmes événements, se comportera comme tel autre. Nous voulons savoir si des tares physiologiques, précédemment constatées et qui, dans le cas particulier de Lanio, avaient motivé sa réforme, n'ont pas eu leur répercussion dans l'acte criminel pour lequel il est jugé.

Les aliénistes ont décidé: il ne restait plus qu'à appliquer la loi dans ses conséquences impitoyables.

Ici, l'audience prit une allure tumultueuse; des incidents inattendus devaient marquer le procès.

M<sup>e</sup> Dutheillet de Lamothe, dans l'ardeur d'une défense infiniment difficile, adressa à la Cour un reproche qui n'était pas mérité: les questions posées au jury, dit le défenseur, sont rédigées de telle façon que l'on ne peut condamner Lanio qu'à une peine dérisoire de prison ou à la peine de mort. Reproche inexact, car l'octroi des circonstances atténuantes donnait un champ d'appréciation beaucoup plus étendu.

Il déposa des conclusions qui furent rejetées. C'est alors que, tourné vers l'avocat général, M. Gaudel, il s'écria que « dans le jeu qu'on lui laissait, il manquait des cartes ».

M. Gaudel ne méritait pas cette critique: au Palais, une voix unanime le désigne comme le plus loyal des accusateurs publics. Ce fut dans la salle un tumulte; le président Devise se couvrit et suspendit l'audience. Et naturellement, selon l'usage, l'intervention conciliante du bâtonnier Payen apaisa l'incident. « Les mots du défenseur avaient dépassé sa pensée ». Nous connaissons la formule. M<sup>e</sup> Dutheillet de Lamothe racheta ses paroles malheureuses par une remarquable et fort impressionnante plaidoirie: c'était sur lui même la meilleure revanche qu'il pût prendre.

## Une régularisation

On s'étonne souvent de voir que tant de braves gens ne puissent trouver une place, alors que les coquins bénéficient d'une chance injuste: le cas de Marie-Marthe Fauville donne à cette observation un renfort particulier.

Titulaire de six condamnations, elle avait néanmoins déniché une loge de concierge; pour une pensionnaire aussi assidue de Saint-Lazare, le poste était bien indiqué; naturellement, les bonnes dispositions de cette estimable pipelette ne tardèrent pas à se manifester: Marthe Fauville en-

caissant les termes, retint par devers elle 2.854 fr., qu'elle employa à des achats personnels et, ne pouvant rembourser le propriétaire, reprit une fois de plus le chemin de la prison et du Palais.

Les juges de la 10<sup>e</sup> Chambre correctionnelle revoyaient récemment cette figure bien connue. Un seul témoin était cité: le gérant, M. Chéron, qui avait engagé la concierge.

— Tout de même, Monsieur, lui demanda le président Diolot, vous devez vous repentir d'avoir pris sans renseignements suffisants, pour garder l'immeuble, une femme comme celle-ci?

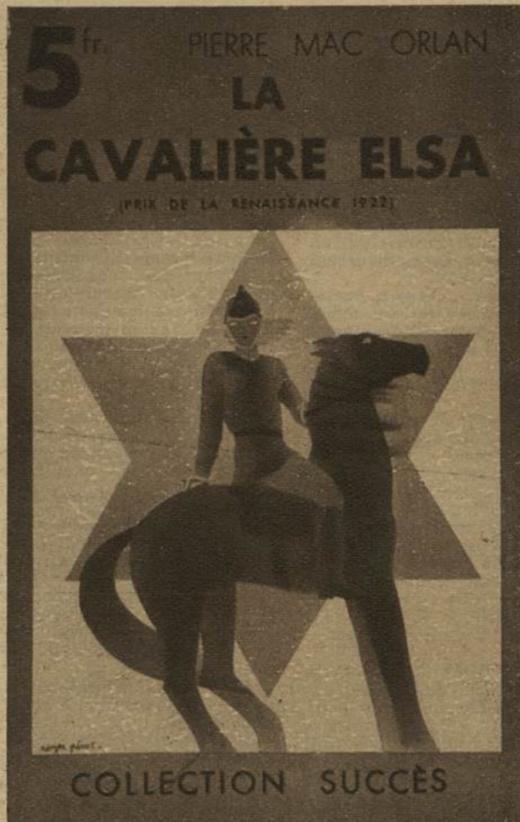
M. Chéron hocha tristement la tête.

— Mon remords, Monsieur le président, est beaucoup plus cruel que vous ne l'imaginez: Marie-Marthe Fauville avait un ami, M. Vorgart, qui est un ouvrier très honnête. Pour la dignité de la maison, j'ai exigé que la concierge régularisât sa situation; et voilà comment je suis responsable de l'union de ce brave homme avec cette voleuse...

Le tribunal sourit à cette confession: la pipelette sera à l'ombre pendant 8 mois; M. Vorgart va-t-il en profiter pour demander le divorce?

Jean MORIÈRES.

# COLLECTION SUCCÈS



# COLLECTION SUCCÈS



# COLLECTION SUCCÈS

LIBRAIRIE GALLIMARD

(Exclusivité Hachette)



**GRATUITEMENT...** le FAKIR AÏN-DRAM par ses études astrologiques vous guidera dans la vie. Actuellement en France le célèbre Fakir AÏN-DRAM, astrologue réputé, maître des merveilleux secrets de l'Inde antique, vous donnera des conseils relatifs à votre SANTÉ, vos AFFAIRES, vos AMOURS. Le don merveilleux qu'il possède de lire le passé et l'avenir des destinées humaines est saisissant: laissez-le être votre conseiller et ami: il vous évitera les ennuis et chagrins qui ont accablé votre passé ou qui vous menacent peut-être à l'heure présente. Pour profiter de cette occasion unique de faire votre bonheur, indiquez-lui sans retard, votre nom et prénom ainsi que votre date de naissance et adresse exacte. Cette étude cependant détaillée et précise, est entièrement gratuite, mais vous pouvez joindre 1 fr. 50 en timbres-poste de votre pays pour couvrir les frais d'écriture et de port. Adressez votre demande au FAKIR AÏN-DRAM, Service 30 P.R. Bureau 114, rue Ste-Anne, n° 4, Paris (8<sup>e</sup>). (Ne pas oublier la mention P.R. Bureau 114, sur l'adresse) Indiquez si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle. - Recommandez-vous de ce journal.

# CRIMES DE HAUTE MER

New-York (de notre correspondant particulier).

Un gentleman élégant et visiblement satisfait de sa condition sortait d'un restaurant de Broadway. Il s'arrêta sur le trottoir, examinant l'une après l'autre les enseignes lumineuses des cinémas. Il paraissait hésiter entre Joan Crawford et Greta Garbo lorsqu'un autre gentleman lui mit doucement la main sur le bras.

— Vous êtes bien Thomas de Trafford Craven ?

— Je le suis. Que me voulez-vous ?

Le second gentleman montra sa plaque de nickel.

— L'inspecteur Ford, du bureau criminel.

— Diable ! dit l'autre, ironique et désinvolte. Eh bien ! allons.

A la Cour Fédérale, quand ils entrèrent, le juge sortit d'un tiroir un énorme dossier. Ce fut l'élégant gentleman qui attaqua :

— Je suis sir Thomas de Trafford Craven. Je suis arrivé d'Angleterre il y a trois jours pour affaires. Mes passeports sont en règle et je n'ai ni flasque de whisky, ni pistolet mitrailleur sur moi. Que me voulez-vous ?

Le juge répondit doucement :

— Je veux que vous me disiez si vous êtes bien non pas Trafford Craven, mais bien Fritz Joubert Duquesne, recherché par la justice britannique pour crime en haute mer ?

La partie était engagée. L'inculpé écarta un peu les jambes, regarda droit le magistrat ; une petite flamme dansait dans ses yeux gris d'acier.

— Je ne comprends pas.

\*\*\*

Descendant de huguenots français, Fritz Duquesne était né dans le veldt de l'Afrique du Sud. Il avait fait des études à Oxford et à l'école militaire de Bruxelles. A 15 ans, il avait été proclamé le « meilleur sabre d'Europe ». Plus tard il avait chassé le fauve en Afrique et tué un homme en duel à Paris.

La guerre des Boers éclate. Duquesne est encore un tout jeune homme. Il part pour son pays. Il trouve en arrivant la ferme familiale pillée et brûlée, son oncle massacré, sa mère et sa sœur violées et criblées de balles par les soldats anglais. Duquesne jure de consacrer sa vie à les venger. L'Empire britannique avait désormais un adversaire irréductible, ardent, intelligent, terriblement dangereux. Et les circonstances allaient lui permettre de tenir tragiquement son serment.

Revêtu de l'uniforme anglais, il traverse les lignes et communique le plan des opérations à l'état-major boer. Il incendie, fait sauter des magasins et des dépôts militaires

de Captown, puis le Parlement, le palais du gouverneur, les bureaux de la presse anglaise.

On l'arrête. Près d'être condamné à mort, il se sauve en livrant aux Anglais le code secret des Boers, code qu'il a eu soin de truquer. Puis il creuse un passage souterrain sous son lit, attaquant le roc avec une cuiller. Il se glisse dans le couloir, est à moitié assommé par un éboulement. On le reprend, on le déporte aux Bermudes. A bord du transport, il tue un gardien et le jette à la mer sans réussir à fuir. A Board Island où il doit subir la détention perpétuelle, la fille du gouverneur s'éprend de ce détenu mystérieux, jeune, beau, paré de l'éclat de l'aventure. Lui la hait, puisqu'elle est anglaise, la repousse. Sans rancune, elle le fait évader.

Elle le suit, le retrouve. Duquesne est enfin touché. Tant de dévouement força sa prévention. Bientôt il se rend compte que lui aussi l'aime. Il l'épouse. En lui-même il s'excuse en disant que c'est encore un moyen de mieux se venger.

Arrive la guerre et Duquesne peut enfin donner sa mesure. Il part pour l'Amérique du Sud, rôde partout où les comptoirs anglais travaillent au ravitaillement de l'Empire britannique.

Comédien consommé, il se donne pour un savant botaniste en quête de spécimens rares. Il surveille les grands cargos qui chargent des stocks de guerre. Il offre des verres de schnapps aux matelots, les prie de lui rendre en échange de menus services. Il ne s'agit que d'embarquer de petites caisses qui contiennent, dit-il, des spécimens d'orchidées pour l'Angleterre. En réalité ce sont des machines infernales qui y sont enfermées.

Et ainsi vingt-deux cargos partent des ports du Sud et n'arrivent jamais en Angleterre.

C'est à ce moment que le service de l'espionnage allemand, qui suit Duquesne depuis quelque temps, mesure les services que peut lui rendre cet ennemi forcené de l'Angleterre et l'embauche.

Il y a surtout un homme que Duquesne guette avidement depuis des années. Lord Kitchener, le général vainqueur des Boers, le héros de Khartoum.

Au début de 1916, Lord Kitchener est invité à se rendre en Russie.

Les « forces occultes » qui avaient accès aux secrets d'Etat par l'entremise du Starets Raspoutine eurent vent de l'expédition. L'Allemagne en fut informée et lança Duquesne sur la piste.

Kitchener avait demandé qu'un courrier sûr lui fût envoyé de Russie, porteur des documents relatifs à son prochain voyage.

Cet homme, un officier de l'aristocratie, quitta Pétersbourg muni des pièces en question, à destination de Londres. Il n'y arriva pas. En route il fut saisi par les Allemands, dépouillé et jeté dans une forteresse. Duquesne se substitue à lui, revêt son

uniforme, gagne Londres où il est présenté à Kitchener. Pendant sa longue carrière d'espion il a appris à parler toutes les langues. Son russe est impeccable.

Le 4 juin, la mission anglaise quitte Londres. Parmi les officiers de la suite de Lord Kitchener est le pseudo-courrier du Tsar. Il y a encore plusieurs officiers supérieurs anglais, le général Elleshard, le colonel Fitzgerald, H.-J. O'Brien, haut fonctionnaire du Foreign Office.

Après une visite à l'amiral Jellicoe dont le vaisseau amiral mouille dans Scapa Flow, Kitchener et sa suite s'embarquent sur le *Hampshire*. Le plus grand secret a entouré ce départ, Kitchener lui-même ayant ignoré jusqu'au bout le nom du bateau qu'il allait prendre et l'heure exacte où l'ancre serait levée. Les Allemands, en principe, ne devaient être alertés que trop tard pour pouvoir entreprendre quoi que ce soit. D'ailleurs la tempête fait rage... les sous-marins ne peuvent tenir la mer.

Duquesne, de sa cabine du *Hampshire*, donne le signal convenu : une feuille de papier imperméable, enduite d'une substance lumineuse munie d'un poids et d'un flotteur. Duquesne le jette à la mer. Quelques minutes après, le sous-marin allemand qui, malgré le temps, croise dans les parages, aperçoit le signal. Il se lance à la poursuite du *Hampshire* et le torpille.

Lord Kitchener et ses officiers périrent tous ; seuls quelques hommes d'équipage furent sauvés. Duquesne, adroit et alerte, le premier échappa lui aussi. Cette fois le Boer est bien vengé.

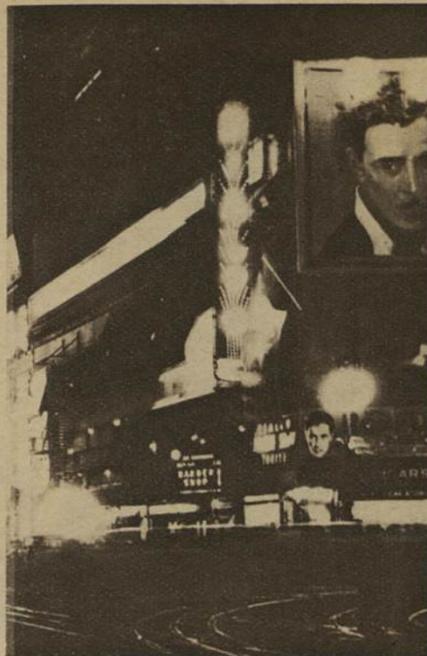
En 1919, il est arrêté à New-York pour escroquerie. Il se faisait passer pour un officier anglais faisant des conférences sur le service d'espionnage allemand. Le gouvernement britannique demande son extradition. Cette fois, c'est la mort... Mais il simule la folie, puis la paralysie des jambes et réussit à s'évader de l'infirmerie de la prison. Puis, il se fait engager dans la police, juste le temps nécessaire pour détruire son casier judiciaire et toutes les pièces qui pouvaient servir à son identification.

Il disparaît encore. L'Intelligence Service avait repris la piste depuis quelques années. L'arrestation de Broadway met le point final à cette lutte qui dure depuis trente ans.

Sir de Trafford Craven réussira-t-il à prouver qu'il n'est pas Duquesne ? En tout cas on a trouvé dans sa chambre un volumineux manuscrit de mémoires sur la première page duquel on peut lire :

« Mémoires de l'homme qui a tué Lord Kitchener. »

Roy PINKER.



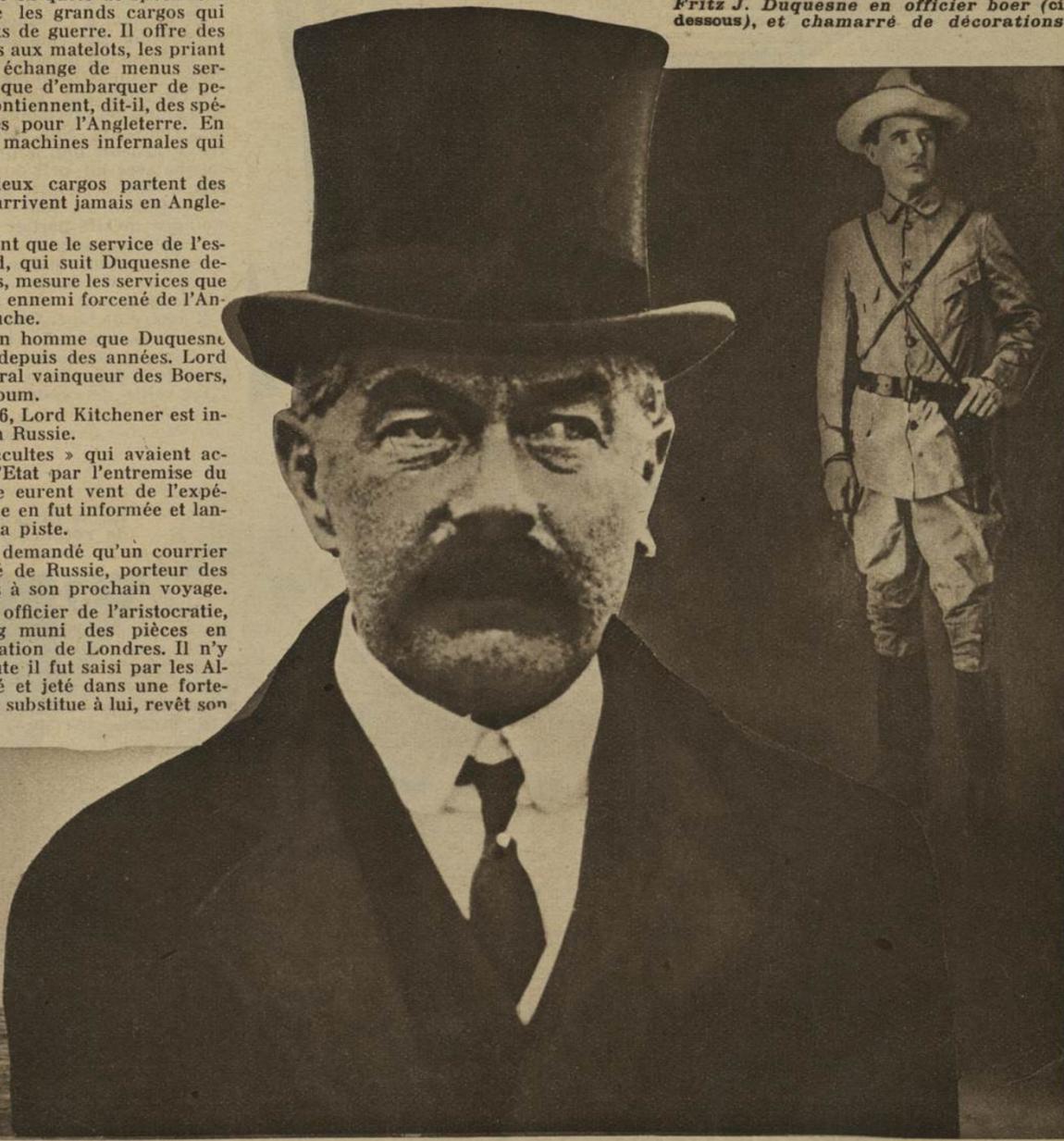
Devant les cinémas de Broadway, il hésitait entre diverses stars.



Fritz J. Duquesne en officier boer (ci-dessous), et chamarré de décorations.



Il réussit à faire torpiller le Hampshire à bord duquel Kitchener s'était embarqué.



Il y avait surtout un homme que guettait Fritz Duquesne depuis de longues années : c'était lord Kitchener, le général vainqueur des Boers.

# LA JEUNE

## VI. - Le dernier jour...<sup>(1)</sup>

DES semaines passèrent. Pierre voyait le journaliste et le poète miséreux à peu près tous les soirs, jusqu'au jour où, dans la brasserie de Montmartre où ils se retrouvaient d'habitude, vers quatre heures du matin, Clermont vint seul.

— Et Antoine ?

Antoine s'était pendu dans l'après-midi, à l'espagnolette de sa lucarne. Dans un paquet, soigneusement ficelé, sur la table, il avait laissé un manuscrit de ses vers et un mot d'adieu pour Clermont, pour Pierre, pour une ou deux femmes.

Le surlendemain, Clermont, Pierre et Suzanne arrivèrent ensemble à l'église de Montmartre où avait lieu l'enterrement que le journaliste avait payé.

On emporta vite Antoine Andresis au cimetière de Pantin. Les deux vieux parents, étouffés de larmes, ouvriers pauvres, erraient dans les allées bordées de tombes, une fois le trou bouché, titubants. Un saxophoniste nègre et une putain de dix-neuf ans, émus, les emmenèrent en taxi.

— Que devenez-vous ? demandait Clermont à Pierre, dans l'auto qui les ramenait tous les deux.

— Ça va mal. Je claque au tripot les quelques louis que je gagne à faire danser les vieilles excitées. Et je suis tellement intoxiqué que je ne peux plus passer la nuit au dancing dans un état normal. Le directeur m'a dit de ne plus revenir. Je ne sais pas ce que je vais faire.

Le journaliste lui griffonna un mot de recommandation pour le chef de figuration d'une maison de cinéma.

La première fois où on le fit tourner, sur le plateau, dans la chaleur des projecteurs et la poussière des décors, Pierre, en marquis Louis XV, ridicule et las, se heurta à une marquise dont le maquillage craquait sous la sueur. C'était Madeleine.

Il la reprit d'un élan, avec la violence, la force irrésistible que donne le désespoir. Elle était sortie de prison depuis quelques mois. Ils habitèrent ensemble ; de nouveau, elle reprit de travailler pour lui. Au cinéma elle avait une chance. Elle photographiait bien, elle avait dans les yeux, dans la bouche, un jeu désespéré qui troublait.

Après la figuration elle fit de petits rôles. Pierre ne s'occupait plus de rien, prenait sa ration de drogue, dormait, sortait un peu la nuit pour boire un verre avec Clermont, pour aller risquer cent francs au cercle.

Et Françoise ? Françoise à bout de force avait avoué son empoisonnement à ses parents. Elle était depuis un mois dans une clinique où on la désintoxicait.

C'est alors que Pierre, aux courses, un après-midi où Clermont l'avait forcé à se lever, rencontra Nita, une Roumaine jeune, veuve, ardente qui, le premier soir, par jeu, coucha avec lui, prit du goût à ce corps flétreux, mais plus forte que lui, le mena à sa guise. Quand, au bout de dix jours, elle lui annonça qu'elle partait pour l'Italie, il décida qu'il la suivrait.

— Il me faut vingt mille francs pour être son amant avec éclat, dans ce voyage, pensa-t-il. *Je les aurai.*

Il essaya de taper Clermont.

— Non, mon vieux, lui dit le journaliste. Je sais que vous voulez accompagner Nita. C'est de la folie. Je ne vous donne rien.

La veille de ce départ arriva. A minuit

Pierre sortit du tripot où il venait de perdre son dernier billet de cinquante francs. Il était comme fou. Il était seul ; il n'avait pas vu Françoise — sa force, sa source — depuis des semaines. Il ne voyait que Madeleine, pleurnicharde et veule. Clermont ne comprenait pas tout. La drogue dissolvait en Pierre les dernières ressources de sa volonté, de son équilibre. Il descendit à pied jusqu'aux boulevards, jusqu'à un palace de la Madeleine.

Là habitait une Italienne d'une cinquantaine d'années, riche, qui passait le printemps à Paris et à laquelle il avait quelque fois vendu de la coco.

Il entra la tête basse, le chapeau enfoncé sur les yeux, traversa le hall rapidement, monta par l'escalier, frappa dans le couloir désert à la porte de la chambre. L'Italienne crut que c'était une femme de chambre et cria d'entrer.

Quand elle vit Pierre, elle sourit : — Tiens ! pourquoi êtes-vous là ? Je n'ai pas besoin de drogue ce soir.

Il avança droit sur elle, la bouche sèche et la saisit par le cou. Elle essaya de pousser un cri, se débattit. De sa main droite libre, il attrapa un encrier en bronze sur la table et frappa, frappa encore.

Le corps allongé sur le tapis, défiguré ; lui-même hagard, trébuchant, comme s'il était ivre, il fouilla en vain le sac, les bagages. L'Italienne n'avait pas d'argent chez elle. Il prit les bijoux, naturellement, le collier, les bagues. Mais tout cela était inutilisable pour le moment. L'argent qu'il lui fallait tout de suite il ne l'avait pas. Il avait tué pour rien.

Il rentra rue Balzac et trouva Madeleine couchée.

— Tu sais, lui dit-elle, j'ai vu aujourd'hui le directeur des studios. J'ai été... j'ai été gentille avec lui. Il m'a promis un rôle pour le prochain film.

Puis, brusquement, elle cria : — Qu'est-ce que tu as fait ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle venait de s'apercevoir qu'il avait ôté son veston, qu'il lavait ses mains, qu'il y avait des taches brunes sur sa chemise et que l'eau du lavabo devenait rouge.

Elle sauta du lit, se cramponna à lui.

— Pierre, Pierre !  
Alors il s'effondra et, la tête dans les genoux nus de la fille du magistrat de Valence, pendant qu'elle l'écoutait, les yeux grands ouverts et épouvantés, il raconta tout, Nita, le reste.

■ ■ ■

Nita revint d'Italie trois semaines plus tard. Un soir, elle était avec deux hommes dans un bar des Champs-Élysées quand entra Madeleine. Les deux femmes s'étaient rencontrées une fois déjà, entre Clermont et Pierre.

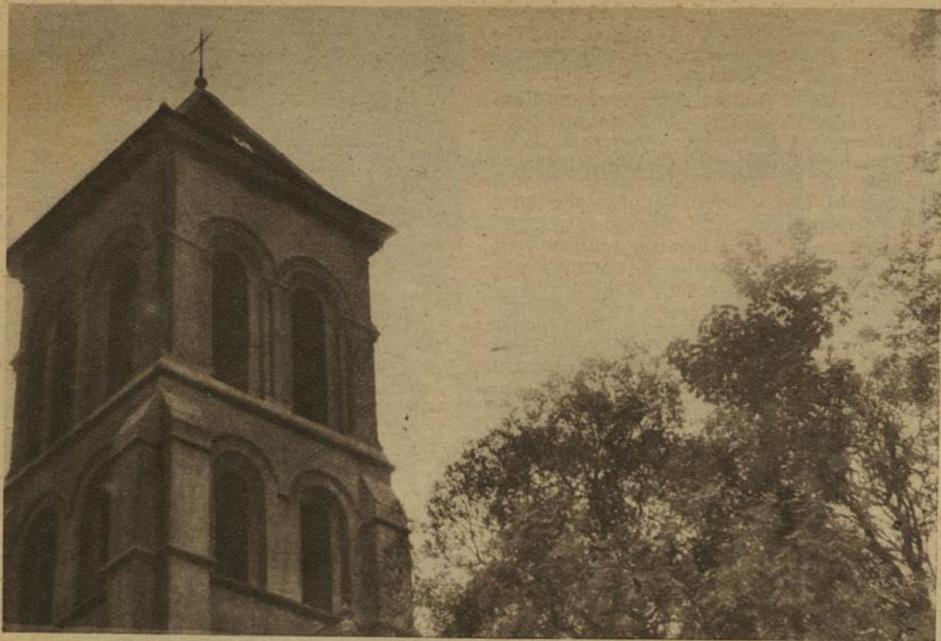
— Comment va votre amant ? demanda l'Italienne, goguenarde.

Pierre prostré, rue Balzac, ne pensait qu'à elle et à son crime. Et, d'un coup, le désespoir, la rage de Madeleine éclatèrent.

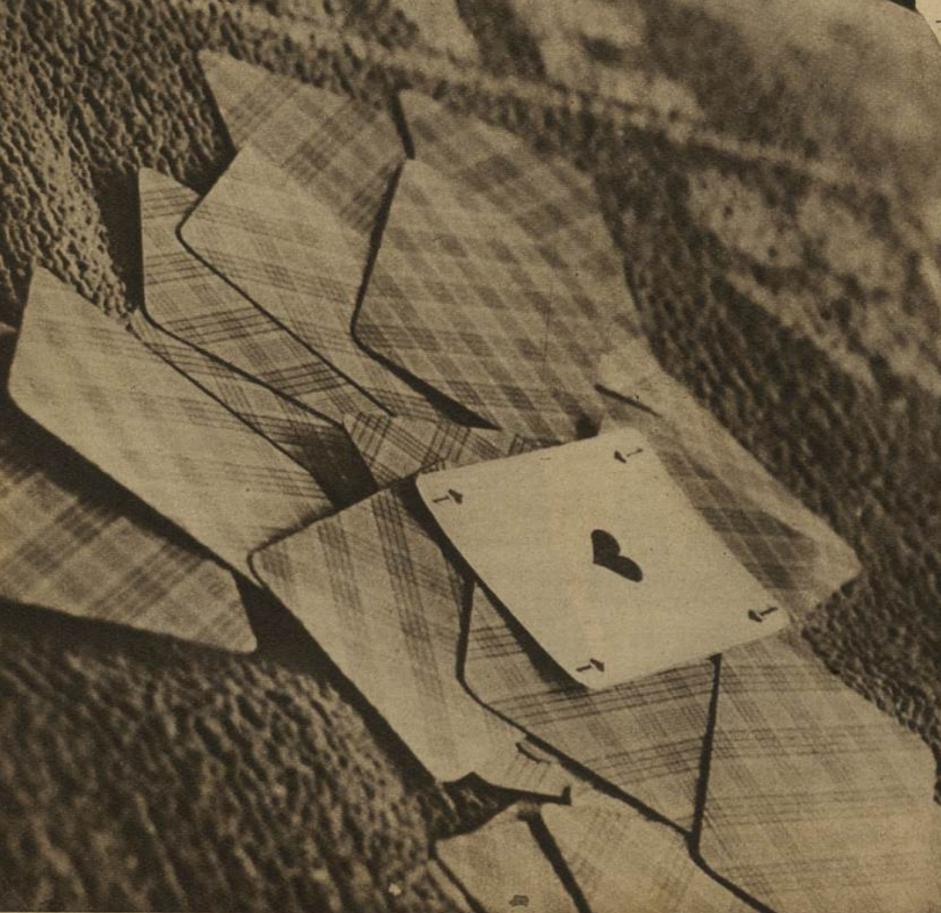
— Vous êtes encore une bourgeoise, je ne suis plus qu'une putain. Mais au moins ce n'est pas pour moi qu'il est devenu assassin.

Elle se jetait en avant, frappant des deux poings dans le visage de Nita. On les sépara, on entraîna Madeleine écumante, l'Italienne meurtrie.

Le surlendemain, dans la nuit, Jean Clermont, à Montmartre, se préparait à entrer dans la brasserie où il avait accoutumé de retrouver Pierre, lorsqu'il aperçut près de la porte un commissaire de la préfecture qu'il connaissait un peu, accompagné de deux



Le surlendemain, Clermont, Pierre et Suzanne arrivèrent à l'église de Montmartre.



En se faisant une réussite, Pierre venait de retourner l'as de cœur, — le bonheur, l'amour — une seconde trop tard.

Madeleine, saoule, avait le visage collé contre un carreau.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le N° 183.

# SE POURRIE

hommes. Il s'étonna de cette présence, de ce guet.

— Que faites-vous là, Monsieur le commissaire ?

L'autre fit un pas :

— Je crois que vous connaissez assez bien Pierre de Lancienne ?

— Oui.

— Je vous conseille, Monsieur Clermont, de ne pas vous asseoir à sa table, aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Je vais l'arrêter dans dix minutes.

— Pourquoi ?

— L'assassin du palace de la Madeleine, c'est lui.

— Vous êtes fou !

— Vous pensez bien que, si je suis là, c'est qu'il n'y a pas de doute.

Clermont le quitta brusquement, entra. Du seuil, il vit Pierre assis, seul, à la table qu'ils avaient l'habitude d'occuper.

Le sauver ? Comment le sauver ? pensa-t-il. La brasserie n'avait pas d'autre issue. D'ailleurs, la police avait dû prendre ses précautions. Il s'avança. Pierre lui tendit la main, lui sourit. Une seconde, Clermont penché regarda ce sourire, y vit tout ce qu'il n'avait jamais compris : la jeunesse perdue, le vice, le drame, la mort.

— Excusez-moi, dit-il, je ne peux pas m'asseoir avec vous. On m'attend au premier étage.

Il tint un peu dans la sienne cette main févreuse et maigre, détourna la tête et s'en alla.

Seul à une table, dans la galerie, il surveillait à travers la balustrade Pierre qui ne soupçonnait pas, qui avait demandé des cartes et faisait une réussite.

Il vit le commissaire entrer avec un des hommes, s'approcher de la table, se pencher, dire deux mots. Il vit Pierre lâcher ses cartes, se lever lentement comme si ses cuisines étaient de plomb, regarder droit les policiers avec un visage effrayant, un visage de mort. Puis essayer de sourire, prendre son chapeau, écarter la table et les suivre. Ils sortirent. Le commissaire le tenait légèrement par un coude.

Clermont, les yeux fixes, regardait la table abandonnée. Sur la masse des cartes retournées, brunes, une seule montrait l'endroit, un s de cœur, une petite tache rouge. Pierre avait retourné l'amour, le bonheur, une demi-seconde trop tard.

■ ■ ■

Aux Assises, quelques mois après, c'est un autre Pierre qui apparut entre les gardes. La solitude, le repos, la privation d'alcool, la drogue lui avaient redonné un équilibre physique. Il avait grossi. Mais il était comme il on avait rompu chacun de ses nerfs. Il avait fait sur lui, sur sa vie un étrange retour et il s'était rayé, simplement. Tout ce qui se passait désormais n'était plus à ses yeux qu'une succession de formalités. Il se savait perdu et n'admettait pas de l'être à moitié.

Madeleine vint à la barre des témoins. Le défenseur de Pierre, le célèbre Cruccioni, tendit le doigt vers elle.

— C'est vous, Mademoiselle, qui l'avez entraîné à prendre de la drogue, qui l'avez moralement, nerveusement détraqué ?

La fille des magistrats de Valence, perdue pour lui, lui donna cette dernière preuve de son amour crucifié :

— Oui, dit-elle, c'est vrai.

L'avocat eut un geste large de ses manches noires en lui montrant le garçon bouffi et pâle qui baissait la tête, les mains derrière le dos.

— Je vous félicite, Mademoiselle. Voilà le résultat.

Mais il ajouta :

— Et c'est vous, par-dessus le marché, qui l'avez livré à la police.

Alors il y eut un véritable hurlement dans le prétoire. Madeleine, cramponnée à la barre, lâchait enfin sa révolte désespérée :

— Non, non. Je n'ai pas voulu ça. Je n'ai pas voulu ça.

On l'emporta, inerte.

Les de Lancienne avaient fermé leur porte pour toujours. La belle Germaine portait déjà le deuil, devenue brusquement une vieille femme. La première démarche du père auprès de l'avocat fut pour le supplier de faire passer à Pierre du poison. Mais les jours passèrent. A mesure que l'échéance épouvantable approchait, on osa, rue de Lille, recommencer à pleurer. A la fin, les femmes se jetèrent aux genoux du père. Et, torturé, le comte de Lancienne eut l'atroce courage de venir demander aux jurés pitié pour son fils, l'assassin.

C'était inutile. Cruccioni plaida en vain de tout son cœur le désarroi, l'aberration de la jeunesse pourrie.

— Vous n'avez rien à dire pour votre défense ? demanda le président en se coiffant.

— Rien, dit sèchement Pierre qui n'avait pas une seconde, durant les audiences, levé les yeux.

Les jurés le donnèrent au bourreau.

■ ■ ■

De Pierre de Lancienne, prison de la Santé, VII<sup>e</sup> division, cellule 28, à M. Jean Clermont :

« Mon cher ami,

« Je vous remercie, Cruccioni et vous, des efforts que vous avez faits depuis ma condamnation pour obtenir d'abord que mon procès fût cassé, puis ma grâce. Au fond

de ma prison, et par des moyens d'information dont vous vous amuseriez de connaître la complexité, je n'ai rien perdu de vos démarches et des réactions du ministère de la Justice. Je connais les dernières réponses. Mais consolez-vous tous les deux : je ne pouvais pas être sauvé.

« Aujourd'hui, on m'a donné du linge propre. L'aumônier est venu me voir. Les gardiens étouffent leurs voix rudes : c'est pour demain matin.

« Vous êtes, Clermont, le seul ami équilibré, solide, que j'ai eu ; vous êtes sans doute le seul à m'avoir jugé avec lucidité : je n'ai pas besoin de vous promettre que je serai devant cette mort sans révolte comme sans regret.

« Pendant ces soirées que vous m'avez accordées, à la fin de ma vie, j'ai assez parlé, raconté pour que vous connaissiez presque aussi bien que moi ceux dont j'ai fait mes compagnons, ou ceux que j'ai aimés. Tous ont sombré, tous m'ont laissé. Leurs dernières silhouettes fragiles sont devenues des ombres depuis mon arrestation. Lizzy et Willy ont été tués avec tendresse par l'héroïne, un matin, dans les bras l'un de l'autre. Ce sont ceux qui ont le mieux réussi leur fin. Mais Ginette, qui m'a aimé, a été éventrée par un sadique, dans un hôtel de passe. René Féral, le strict, saint René Féral, repoussé par ma sœur, est devenu l'amant esclave d'une danseuse noire qui le traîne dans ses bagages, en Amérique du Sud. Comme, deux nuits sur trois, elle lui préfère les boys nègres de sa tournée, il s'est mis à l'alcool. Il ne reviendra jamais. Andrisis, lui qui n'était malade que dans ses nerfs, qui avait le cœur intact, avait laissé chez moi, un matin, après me l'avoir lu toute la nuit, le manuscrit de son livre de vers. Il me l'avait dédié. Vous le retrouverez, soit au dossier de la police, soit chez l'hôtelier qui a dû garder le bric-à-brac de mes affaires. Faites paraître ce livre où vous savez que les beautés ne manquent pas. Laissez sur les pages de garde, après la signature qui restera célèbre peut-être, mon nom désigné pour la dédicace. Vous n'avez pas le droit de séparer deux fantômes et, s'il était encore vivant, Andrisis m'aurait gardé cette joie, malgré tout. Qui encore ? Louis Dubourg, la « Violette » des pédérastes de Berlin, dont le père et le frère ont été tués à la guerre, est entretenu, paraît-il, par un vieux général allemand qui commandait sous Verdun. Madeleine ! Son dernier supplice aura été de porter l'apparence de la trahison sans avoir connu le goût de la vengeance consciente. Elle aussi s'est mise au pernod. Elle est parmi les rôdeuses du faubourg Montmartre.

« Il y a une mission que j'aurais eu une joie aiguë à vous confier, Clermont : celle de vous occuper de Françoise, de la sauver, d'essayer de lui fabriquer une sorte de paix ou de bonheur. C'est trop tard. Elle est depuis deux mois dans un sanatorium des Alpes, brûlée, la tuberculose s'en est mêlée, naturellement. Elle ne verra pas Pâques. Elle était, vous le savez, le seul être de chair et de sang qui m'occupait sur la terre. Nous avons tout fait l'un pour l'autre et tout à faux, tout à rebours. Par une cruelle méprise, nous nous sommes assassinés réciproquement, avec des gestes d'amour.

« Je ne lui écris pas. Je ne veux pas qu'elle garde encore deux ou trois mois, entre des doigts chaque jour plus faibles, une lettre d'adieu. Je n'écris pas non plus à mon père, cet inconnu, à ma mère, si longtemps inhumaine, étrangère. Ils ne se seront aperçus que nous vivions, que nous étions leurs enfants, qu'au moment où il faut à la fois nous maudire et nous pleurer.

« Ne soyez pas triste, Clermont. Vraiment, ça n'a pas d'importance. Et venez demain matin boulevard Arago. Je serai plus sûr de moi si je sais que vous êtes là. »

■ ■ ■

Dans la chambre du sanatorium, un autre malade, un jeune Anglais, touché à mort lui aussi, avait apporté, ce soir-là, sur le lit de Françoise un monceau de violettes de Parme. Elle aimait ces fleurs. La nuit était venue, on n'avait pas allumé la lumière, un reflet bleu venait par la fenêtre ouverte ; il faisait marcher l'appareil de T. S. F. qui se mit à annoncer les « dernières nouvelles de Paris » et dit tout à coup :

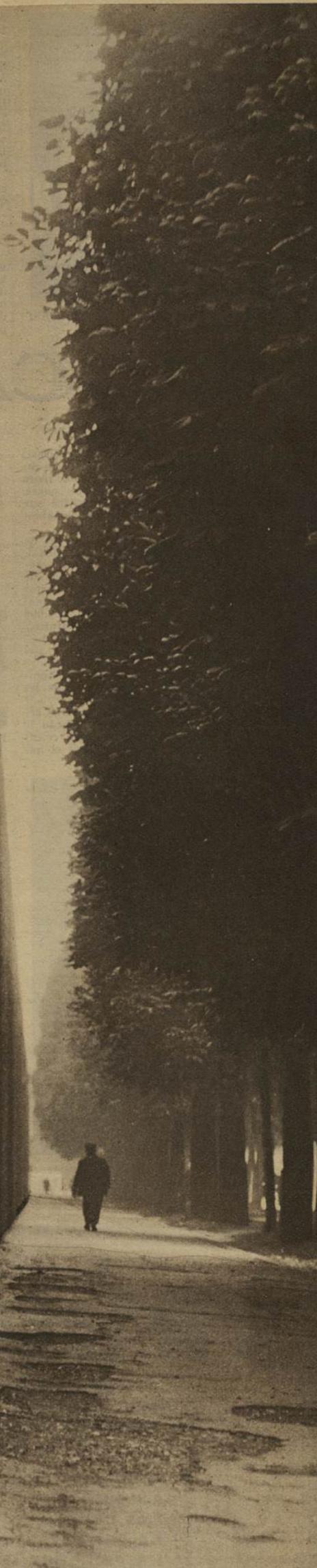
— C'est demain matin qu'aura lieu l'exécution de Pierre de Lancienne, l'assassin de...

Il tourna brusquement les manettes, coupa la voix terrible, se retourna. Mais Françoise, couchée sur ses oreillers, rassemblant des deux mains les violettes sur sa poitrine n'avait pas bougé.

■ ■ ■

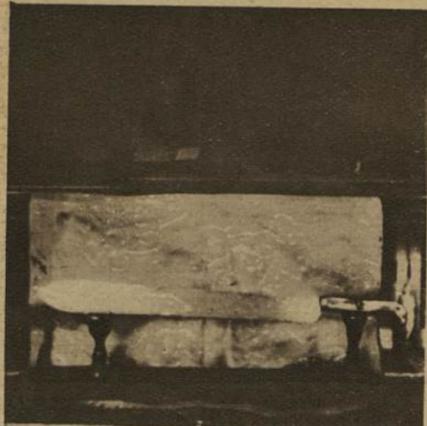
Juste en face de la porte de la prison, rue de la Santé, il y a un petit café. Toute la nuit, il avait été envahi par une foule avide, des filles, des gars en casquettes qui buvaient des anisettes et, debout sur les chaises, les tables, derrière les vitres, attendaient l'heure de l'exécution. Madeleine, saoule, dépeignée, avait le visage collé contre un carreau. Elle avait des hoquets. Deux gaillards lui tapaient sur les fesses en riant. Dehors il pleuvait. On entendit la clochette du couvent des Visitandines. Alors, le portail de la prison s'ouvrit, le fourgon sortit, traîné par son vieux cheval. Dans le débit, le silence tomba net. Tous écoutèrent le bruit de la voiture qui tourna dans le boulevard Arago.

XXX.



FIN

Le silence tomba, net. Tous écoutèrent le bruit de la voiture qui tourna lentement dans le boulevard Arago.



Lord Gordon Warhouse y eut le chef tranché avec ce coutelas.

billé d'une robe de « moire » rouge, d'un pantalon jaune, d'une chemise de toile écrue, de souliers ferrés et sa tête rasée recevait un bonnet de laine rouge ou verte, suivant sa catégorie. Sur ses épaules T. P. ou T. F. (travaux forcés à perpétuité ou travaux forcés à temps) étaient imprimés au fer-rouge. Puis, s'il était valide, il était conduit à la « fatigue » à six heures en hiver, à cinq en été et traînait sur les dalles sonores de l'arsenal ses sept kilos de chaînes. A 20 heures, il se couchait sur un matelas étroit, recouvert d'une couverture d'herbage.

Sa nourriture ? Une ration de pain et de biscuits, de légumes cuits à l'huile ou au lard, et quarante-huit centilitres de vin.

■ ■ ■

Dans le musée de la Marine, au fond du vieux port, se trouvent quelques reliques monstrueuses de ces jours maudits, extraites des catacombes où règne le silence : une demi-chaîne comprenant neuf maillons, un bois de torture avec ses orbites hideuses où l'on passait les jambes des suppliciés, le cadenas

Dependant, en cas de meurtre ou d'acte d'insoumission, la « cour martiale » se réunissait et l'accusé était le plus souvent condamné à mort. La funèbre opération était exécutée par le forçat-bourreau, sur l'esplanade du bagne, aux environs de midi. Tout le matin, l'infamante machine restait dressée « pour l'exemple ». Puis, au son du canon de Diane, les forçats se réunissaient sur l'immense terre-plein où s'élevait la guillotine. Les troupes encadraient les forçats, à genoux, tête nue, tandis que l'officier d'artillerie, derrière sa batterie, se tenait prêt, une étoupe enflammée près de lui, à réprimer le moindre essai de révolte. Et lorsque « justice était faite », tous ces crânes rasés s'abaissaient vers le sol dans un lent mouvement de terreur respectueuse.

■ ■ ■

Dans ce bagne aux murs blancs vécurent de célèbres bandits dont les masques de plâtre vieillissent dans la première des vitrines du musée. On peut les voir, alignés sur deux ou trois rangées symétriques, ces crânes sinistres de bagnards d'un autre âge.



Le cadenas de la porte du couloir qui donnait accès aux cellules.

de cet émule de Tarrare, 22 morceaux de bois, un tuyau d'entonnoir, un briquet de fer, un fourneau de pipe, un couteau avec sa lame, des morceaux de verre blanc...

Dans ses accès de fièvre, cet omnivore mangeait la portion de 4 hommes et, lorsqu'il n'avait pas de quoi se satisfaire, il avalait cuillers, boutons, cuirs et bouts de bois à sa portée.

Voilà ce qu'était l'un des plus fameux bagnards de l'ancien temps, qui succéda à l'âge des galères. Personne, à Brest, ne connaît plus ce lieu d'expiations à propos duquel Emile Souvestre écrivait : « Un vif sentiment de répulsion et de crainte s'empare toujours de l'étranger à la vue de ces habits flétris quelques traces des passions qui les ont animées : on cherche à entendre une de ces voix qui ont prononcé autrefois des terribles paroles de colère et de meurtre ; car tel est l'homme ! »

R. MÉNORET.

## LES CATACOMBES

Brest (de notre correspondant particulier).

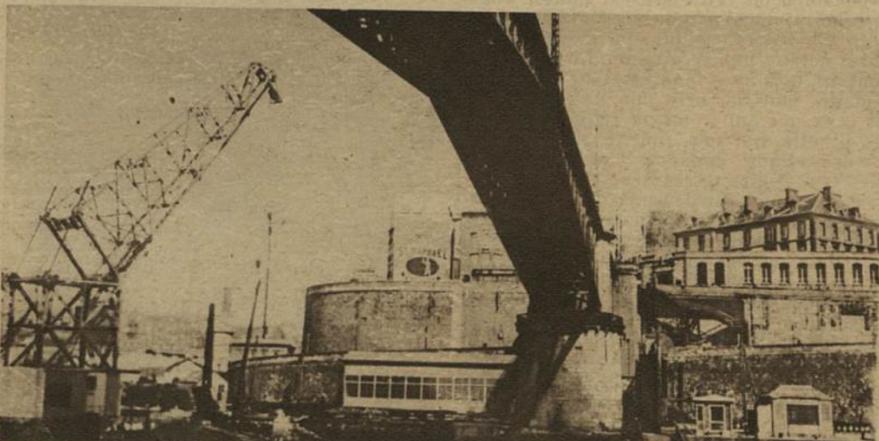


ORIENT d'abord, Rochefort, Brest, Toulon, ensuite ont vu, à la fin du siècle dernier, disparaître leurs bagnes. Les années ont passé. L'oubli, peu à peu, a glissé sur les pierres qui, jadis, semaient l'épouvante.

Celui de Brest, — le bagne de Choquet de Lindu — dresse encore, au fond de l'Arsenal, son enceinte monumentale et son fronton renaissant. C'est un bâtiment de 780 pieds de long comportant à chacune de ses extrémités un pavillon de mêmes lignes. Mais comment imaginer qu'il abritait jadis plus de 3.000 condamnés, dont plus de 1.200 à perpétuité...

Depuis 1752 — époque où il fut désaffecté — les salles immenses servent d'entrepôt. Le pavillon central reste la demeure du gardien — unique vestige de la chiourme de 400 hommes qui, jadis, allaient et venaient dans les couloirs étroits et sombres de la geôle.

L'arrivée au bagne du condamné est une cérémonie dont on a depuis longtemps perdu le souvenir. En descendant de la voiture cellulaire, le condamné était mis à nu, lavé et ha-



Dans le Musée de la Marine, tout au fond de l'arsenal que domine la silhouette du Pont National, se trouvent quelques reliques de ces jours maudits.

## DE L'EXPIATION

qui fermait la porte du couloir menant aux cellules des condamnés à mort.

Une des premières épreuves qui attendaient le nouvel arrivant était le « ferrage ». Le « chaloupier » lui rivait au-dessus des chevilles un gros anneau de fer, d'où partaient les maillons de la chaîne qui le rivait à lui-même. Si le bagnard était accouplé, il était doté d'une longue chaîne de 18 maillons fixée d'une part à la cheville, de l'autre à la ceinture des compagnons maudits.

Ainsi « harnaché », le bagnard était conduit à la « fatigue ». Ces travaux dont on a si souvent flétri la cruauté, étaient, au fond, beaucoup moins pénibles qu'on ne le croit ordinairement. Ils comprenaient le transport sur l'épaule de grandes pièces de bois, l'attelage aux chariots, la rame en couple dans les chaloupes du port, la manœuvre des pompes d'épuisement des bassins et des cabestans de la machine à mâter.

Et pour les plus dociles, il y avait des récompenses : la mise en chaîne brisée ou désaccouplement, l'admission comme infirmiers dans les hôpitaux. Puis les petits emplois de confiance dans l'intérieur du bagne. Enfin, l'inscription annuelle sur le tableau des grâces, soumis annuellement à la clémence du roi.

Il y a la tête de Lacolonge, prêtre assassin de sa maîtresse, exécuté le 4 novembre 1846, celui de Joseph Baudelot, un Alsacien exécuté le 10 avril 1838 à l'âge de 29 ans pour avoir tué sa femme, puis la sœur Marthe qui le soignait à l'infirmerie du bagne.

Il y a le visage osseux et énergique de lord Gordon Warhouse, gentilhomme écossais et officier du roi d'Angleterre prévenu d'espionnage et condamné à mort le 24 novembre 1769.

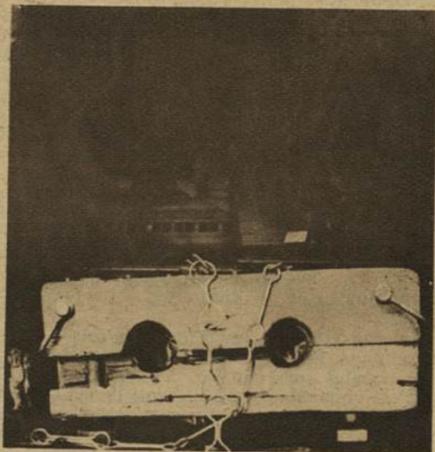
Et voici le plus célèbre de tous, Cognard dit « Pontès », comte de Sainte-Hélène, mort au bagne le 19 décembre 1834 et dont *Détective* retraça la vie d'aventurier de grand envergure.

■ ■ ■

D'autres récits de l'époque nous font connaître quelques aspects du bagne dont le côté burlesque met un peu de fantaisie dans ces lugubres annales.

Le 10 octobre 1774, un forçat, dont l'anonymat a été respecté, mourait après s'être plaint de vagues maux d'estomac.

Les médecins firent l'autopsie du cadavre et trouvèrent dans la poche stomacale tout un arsenal d'objets de bois, de cuivre, de fer et d'étain dont l'ensemble pesait 1 livre et demie. On découvrit notamment dans le corps



On écartelait les suppliciés avec un bois de torture aux orbites hideuses.



On y voit la tête de Lacolonge, prêtre assassin de sa maîtresse.

### LE GRAND CONCOURS DE « DÉTECTIVE »

# CRIME ET CHÂTIMENT

## RÈGLEMENT

**ARTICLE PREMIER.** — *DÉTECTIVE* présente successivement du 5 mai au 16 juin 1932, sous forme de documents photographiques publiés à la page 16 des numéros 184, 185, 186, 187, 188, 189 et 190, les sept châtiments suprêmes les plus caractéristiques infligés actuellement pour punir le crime, soit :

- 1° La chaise électrique;
- 2° La corde;
- 3° Les balles;
- 4° Le garrot;
- 5° La guillotine;
- 6° Le travail forcé à perpétuité;
- 7° La réclusion perpétuelle en cellule.

Chacun de nos lecteurs est invité, après la publication du septième document, à répondre à la question suivante :

1°) Quel est, parmi les sept châtiments suprêmes mentionnés ci-dessus, celui qui vous paraît constituer le meilleur châtiment du crime ?

**ARTICLE 2.** — Les gagnants seront ceux qui auront désigné le châtiment suprême ayant obtenu la majorité des suffrages.

**ARTICLE 3.** — Pour départager les ex-æquo, les concurrents devront, en outre, répondre aux questions subsidiaires suivantes :

2°) Quelle sera, d'après les réponses des concurrents à la première question, la liste-type des sept châtiments suprêmes ?

3°) Quelle sera la différence entre le nombre des réponses désignant le châtiment qui viendra en premier sur la liste-type et le nombre des réponses désignant le châtiment qui viendra en second sur la liste-type ?

**ARTICLE 4.** — Les enveloppes contenant les réponses au concours devront nous être parvenues, au plus tard, dimanche 3 juillet 1932, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai, qu'elles proviennent de France, des Colonies ou de l'Étranger, seront détruites purement et simplement.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées au journal *DÉTECTIVE*, 3, rue de Grenelle, Paris VI<sup>e</sup>, porter la mention : CONCOURS DES CHÂTIMENTS et renfermer les bons de concours N° 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 qu'il suffira de détacher chaque semaine à l'angle inférieur de la page 14. Aucune enveloppe ne devra donc nous parvenir avant le 16 juin 1932, date de parution du bon N° 7. Les abonnés pourront remplacer les sept bons par la dernière bande de leur journal.

**ARTICLE 5.** — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule réponse. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre réponse à la condition qu'elle soit accompagnée des sept bons de concours, rédigée sur feuille séparée et qu'elle porte l'indication du prénom du concurrent écrit en toutes lettres. Les réponses peuvent être groupées dans une même enveloppe.

**ARTICLE 6.** — Les feuilles de réponses devront porter, sur un même côté :

- a) Les trois réponses au questionnaire, sans aucun commentaire ;
- b) Les nom, prénoms et adresse complète du concurrent, écrits très lisiblement.

**ARTICLE 7.** — Ce concours, qui est complet, est doté d'un premier prix en espèces de 15.000 francs, et de nombreux autres prix en nature, dont nous publions la liste, page 2.

Les prix devront être retirés à *DÉTECTIVE* par les gagnants après la publication de la liste des lauréats.

**ARTICLE 8.** — Tout participant au concours, par le seul fait qu'il rédige et envoie une réponse, accepte d'avance, et sans réserve, tous les termes du présent règlement.

BON N° 5

# DES MUSCLES EN 30 JOURS un mois de vacances



...un mois pendant lequel votre organisme fatigué va enfin pouvoir récupérer les forces qu'il a dépensées pendant les longs mois de travail.

Et ne vous contentez pas seulement de refaire vos forces. Profitez de ces journées de liberté pour transformer votre corps, élargissez vos épaules, votre poitrine, fortifiez votre cou, vos bras, vos jambes. A votre retour de vacances, vos amis, vos collaborateurs, seront étonnés de retrouver en vous un homme beaucoup plus fort, beaucoup plus robuste que celui qu'ils avaient quitté un mois plus tôt.

Et cet accroissement de force physique ne se manifesterait pas sans amener en vous une plus grande puissance mentale, de nouvelles réserves d'énergie, une santé robuste à l'abri de toute défaillance.

Et pour obtenir tous ces résultats, vous n'aurez pas à sacrifier plus d'un quart d'heure de chacune de vos belles journées de vacances.

Adressez-vous à DYNAM Institut, demandez-lui l'expédition de sa plaquette gratuite "Comment former ses muscles". Elle vous exposera quelle méthode rationnelle, simple et complète est mise à votre disposition pour vous aider à vous construire des muscles et à augmenter la vitalité de chacune des cellules de votre corps.

Quelques minutes d'exercice tous les jours et vous deviendrez rapidement un homme fort, plein d'énergie, de force et de santé.

## BON GRATUIT A DÉCOUPER OU A RECOPIER

DYNAM INSTITUT, Service B. 73, rue La Condamine, 14, Paris (17<sup>e</sup>)

Veuillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé "Comment former ses muscles", ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour les frais d'expédition.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

UNE REMARQUABLE ÉDITION ILLUSTRÉE EN DIX FORTS VOLUMES IN-4° RELIÉS le meilleur marché

LES ŒUVRES COMPLÈTES

ILLUSTRÉES DE

# Victor Hugo



DIX forts volumes in-4°, format 19 x 28 cm., dans une bonne reliure de bibliothèque, entièrement parus, livrables sans délai et FRANCO.

6.918 pages 602 gravures de texte 602 sur bois

Illustrations de Jean-Paul LAURENS, PUVIS DE CHAVANNES, MEISSONIER, ROCHEGROSSE, Daniel VIERGE, A. DE NEUVILLE, Benjamin CONSTANT, E. BAYARD, WILLETTE, Léopold FLAMENG, H. DAUMIER et de Victor HUGO lui-même.

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

Prix de l'ouvrage complet, 10 forts volumes reliés : 450 fr., payables 30 fr. par mois. 1<sup>er</sup> versement un mois après réception de la commande. Au comptant, escompte déduit : 410 fr. Franco en France et Afrique du Nord.

Un Trésor pour la Famille

Rien à payer d'avance Écrivez-nous aujourd'hui.

BULLETIN à copier ou signer et à envoyer à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame PARIS-6<sup>e</sup>.

Veuillez m'adresser les Œuvres complètes illustrées de Victor Hugo, en 10 volumes in-4° reliés, au prix de 450 fr. que je paierai par versements mensuels de 30 fr., ou au comptant : 410 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom et Prénom \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_

SIGNATURE :

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS-6<sup>e</sup>.



# VOUS POUVEZ RÉUSSIR EN TOUT

...en développant la puissance insoupçonnée qui est en vous et qui par la volonté vous conduira au succès.

Les forces psychiques ne sont plus maintenant l'apanage exclusif de quelques rares initiés s'en servant suivant leur instinct pour le BIEN ou pour le MAL. Aujourd'hui, grâce à une méthode simple, tout le monde peut posséder les sciences du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion aussi bien que de l'influence personnelle, et grâce à elles arriver au SUCCÈS.

Si vous voulez RÉUSSIR, VAINCRE, RETIRER DE LA VIE LE PLUS D'AVANTAGES POSSIBLE, L'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE vous aidera et pour cela son service de propagande distribue gratuitement 25.000 exemplaires de son ouvrage : LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES.

Ce livre, d'un puissant intérêt, illustré de superbes reproductions photographiques, vous montrera comment, en peu de temps, sans rien changer à vos occupations habituelles, vous parviendrez à développer votre VOLONTÉ, votre MÉMOIRE, CORRIGER LES MAUVAISES HABITUDES que vous pouvez avoir, et acquérir le POUVOIR MAGNÉTIQUE qui vous permettra d'IMPOSER VOTRE VOLONTÉ, même à DISTANCE.

Des milliers de personnes sans distinction de condition sociale, d'âge, de sexe, y sont parvenues ; suivez donc leur exemple et pour cela découpez le bulletin suivant et adressez-le immédiatement à l'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE (Dpt 431), 36 ter, rue de la Tour-d'Auvergne, à PARIS (IX<sup>e</sup>), en ajoutant, si vous le voulez bien, 3 fr. en timbres-poste pour couvrir les frais de correspondance et de port.

A DÉCOUPER 431

Veuillez m'expédier GRATUITEMENT et sans ENGAGEMENT DE MA PART, votre ouvrage : DÉVELOPPEMENT des FACULTÉS MENTALES.

Nom..... Prénom.....  
Rue..... N°.....  
à..... Départ.....  
Indiquer si vous êtes Madame, Mademoiselle ou Monsieur.

### SPORTIFS

Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5<sup>e</sup> de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement

30. Antimagnétique 35. Prime à tout acheteur : un superbe briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20. ou bague or contrôlé. Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30. Fab. LYNDA - Morteau près Besançon - Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

### UNE DAME MAIGRI

vite et sans danger de 8 kg en un mois sans rien absorber. Elle offre gratuitement son procédé médical facile à suivre en secret pour maigrir entièrement ou amincir à volonté toute partie du visage ou du corps. Bons résultats dès la 1<sup>re</sup> semaine. Écrivez-moi dès aujourd'hui en citant ce journal. Rép. sous pli fermé disc. et grat. Mme Mirande, 75, r. La Fayette, Paris.

## SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne.

## Vente directe du fabricant aux particuliers

franco de douane. Fr. 37.- Fr. 30.- Fr. 15.-

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue franco gratuit. Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

## IL FAUT MAIGRI

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 1<sup>er</sup> jour. Écrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

### MONTRE-BRIQUET

estampillé semi-automatique garanti 10 ans 50<sup>f</sup> même mod. sans montre 10<sup>f</sup> Envoi contre rembours. Fab. E. V. LYNDA, MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

## Une bonne nouvelle pour ceux qui ont le nez déformé.

BROCHURE GRATUITE. — Je transforme les nez mal formés et disgracieux en des nez beaux et parfaits. Cette métamorphose se fera chez vous, dans l'intimité, rapidement et d'une façon permanente, par l'emploi de mon appareil dernier modèle n° 25 perfectionné et breveté en France. Je garantis le succès. Écrivez-moi dès aujourd'hui, sans obligation de votre part, pour avoir ma brochure gratuite sur la « Beauté du visage », donnant des détails complets sur ma méthode inimitable qui peut, sans exagération, vous aider à conquérir la fortune et le bonheur.

M. TRILETY, Spécialiste, Dept. F. 376. Rex House, 45, Hatton Garden, Londres, E. C. 1.

## SANS RIEN VERSER D'AVANCE

Vous pouvez avoir pour 40<sup>F</sup> PAR MOIS CHRONOMÈTRE "CO-RE" DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne. PLAQUE OR INALTÉRABLE Livrée avec sa chaîne en plaqué or au prix de 480.<sup>0</sup> Catalogue Général N° 32, gratis sur demande COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

## M<sup>me</sup> PAULETTE D'ALTY

qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE 3, R. de l'Isly, PARIS (Gare St-Lazare). Europe 41-56.

M<sup>me</sup> LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Broy, 1<sup>er</sup> à gauche, PARIS (Etoile).

M<sup>lle</sup> BLANCHE MYRT Extraordinaire Voyante aveugle Reçoit t. l. j. même le dim. (sauf mardi), 12, Quai des Célestins (Mét. : Sully-Morland) Consultat. dep. 35 fr. De 10 à 18 h. Vos affaires, vos santés, vos amours ! avec l'aide d'un Médium écrivain. Traite par correspondance. Envoi date de naissance.

M<sup>me</sup> de THELES CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et p. cor. mandat 10 fr., d. nais. T. l. j., lun. exe., 74, r. Lourmel, 4<sup>e</sup> ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15<sup>e</sup>).

Mme FR. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3<sup>e</sup>, tout tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1932, mois par mois. Facilité mariage d'après prénoms. De 2 à 6 h. même dimanches ; et par corresp. (env. date nais. et mand. 20 fr. 50).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraord. voyante (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. Thérèse GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (17<sup>e</sup>), cour 3<sup>e</sup> étage. De 1 h. à 7 h.

Votre avenir vous sera dev. grâce à la mystère. et célèbre Voyante Augustales. Envoi date, mois nais. prén. et 5 fr. pour frais d'éc. et de port. Extraord. par ses prédic. fixe date, évén. guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecr. M<sup>me</sup> AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta à Lille.

JABAMIAH, tarots bohémiens selon le rite antique, précise dates, de 2 à 7 heures, depuis 15 fr. 47, r. La Tour-d'Auvergne, entrée par magasin Mauve, Metro Pigalle.

MARTHA MARY VOYANTE : Trans. pensée Fixe date év. p. lect. d. sable et crist. l à 7 h. sauf L. 70, r. Pixerécourt (20<sup>e</sup>) 5<sup>e</sup> ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

Correspondants sérieux deux sexes, recherchés FAIRES NOUVELLES, RAPPORT IMMÉDIAT. Ecr. ODANA, 103, rue Lafayette, Paris-X<sup>e</sup>.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sex. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

On dem. pers. pr trav. d'écrit. ch. soi, pas de matér. à acheter. Fournitures grat. Ecr. AMI DU FOYER B. P. 40, Sce 31 à Saint-Denis (Seine).

### SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRESENTATION fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9<sup>e</sup>.

### PROCHAIN CONCOURS

Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (8<sup>e</sup>)

## AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures. 34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

# DÉTECTIVE

## Crime et châtiments



### V. — LA GUILLOTINE

**En France, la guillotine a remplacé la hache. Depuis le 10 octobre 1789, le "tranche-tête" du docteur Guillotin a rayé de la vie des milliers de coupables. De nos jours, c'est devant la prison de la Santé que, sous le couperet, tombent les têtes des bandits.**

(Lire, page 14, le règlement de notre GRAND CONCOURS doté de nombreux prix.)